

Médiathèque « Connaissance du monde contemporain »

Coordination Frédéric Caille (frederic.caille@univ-savoie.fr)/Bruno Berthier (bruno.berthier@univ-savoie.fr)

Conditions de prêt

Les films peuvent être empruntés à l'accueil de la FD par l'ensemble des personnels de la faculté et, sur présentation de la carte d'étudiant (obligatoire), par tous les étudiants de Master (1 et 2) et de l'Institut d'Etudes Judiciaires. Les étudiants des autres années peuvent être autorisés à effectuer des emprunts, soit ponctuellement par leurs enseignants, soit durant certaines périodes de l'année. Les emprunts sont limités à **un seul film** pour une durée de dix jours maximum.

Bien que des aménagements et une certaine souplesse soient possibles dans l'application de ces conditions, nous attirons votre attention sur l'importance d'une **rotation rapide du fonds**. En cas de besoin d'autres usagers, les emprunteurs acceptent d'être contactés directement pour une restitution en urgence.

Histoire politique/Histoire du XXe siècle

N°49 (A, B, C)

Punishment Park (1971), La Bombe (1966) et Culloden (1964), La Commune (Paris, 1871) (2000), de Peter Watkins.

L'un des cinéastes les plus politiques des quarante dernières années, spécialiste du « docu-fiction », souvent censuré et forcé de s'exiler à diverses reprises. Un premier film incontournable et toujours d'actualité sur le redressement politique des « déviants » aux Etats-Unis, le second sur la bombe atomique et ses dangers (fortement censuré lors de sa parution), le troisième sur l'indépendance écossaise, et le dernier sur une réinterprétation contemporaine de l'esprit de la Commune de Paris.

N°21

Good Bye Lenin ! (2003), de Wolfgang Becker.

Un film déjà devenu culte sur la chute du mur de Berlin vu depuis la RDA, à la fois grave et comique et invitant à réfléchir sur les dimensions humaines de la réunification.

N°19

Le fond de l'air est rouge (scènes de la troisième Guerre Mondiale 1967-1977) (1977) de Chris Marker.

Un documentaire classique par l'un des grands réalisateurs français du genre, fruit d'une réflexion très personnelle et engagée, sur le tournant politique et culturel des années 60 en France.

N°23

La foi du siècle : l'histoire du communisme, de P. Rothman et P. Barbéris, coffret 2 DVD 2005.

Comme l'indique le titre, une manière de revisiter l'un des plus grands phénomènes du XXe siècle.

N°104

Camarades. Il était une fois les communistes français (1944-2004) (2004) de Yves Jeuland.

Un documentaire de qualité, associant analyses et témoignages sur une dimension incontournable de l'histoire politique et culturelle de la France moderne. Pour une présentation pédagogique voir par exemple : http://www2.cndp.fr/TICE/teledoc/mire/mire_camarades.htm

N°15

Apocalypse. La Seconde guerre mondiale (2009) de Isabelle Clarke.

En six épisodes de 52mn, une plongée colorisée et saisissante sur la plus grande conflagration planétaire de l'histoire. Des compléments sur : <http://programmes.france2.fr/apocalypse-seconde-guerre-mondiale/La-serie>

N°115

Mourir à Madrid (1962) de Frédéric Rossif.

“*Mourir à Madrid* est un film sur l'Histoire, rattrapé par l'Histoire !” Car même dans la France du début des années 1960, le premier documentaire d'importance consacré à la Guerre civile espagnole a été l'objet de fortes pressions pour que sa projection n'ait jamais lieu. Le Gouvernement de l'Espagne franquiste use en effet de toutes les potentialités offertes par la voie de la diplomatie pour tenter coûte que coûte d'en empêcher la sortie : demande officielle de coupures dans certaines scènes, proposition de rachat de la bande originale du film... les pouvoirs publics français retardent d'ailleurs de deux mois l'exploitation commerciale en salle. Il est pourtant un formidable travail de montage d'archives cinématographiques inédites, patiemment récoltées en Union Soviétique, aux Etats-Unis, en France et en Espagne. L'image étant servie par un texte sobre qu'interprètent magnifiquement Jean Vilar et Suzanne Flon. S'efforçant en effet à la neutralité, Frédéric Rossif parvient à faire comprendre grâce à un choix judicieux de témoignages combien l'Espagne de la Guerre civile a été une sorte de laboratoire d'idées où l'anarchisme et le communisme côtoient le fascisme de la Phalange. Combien l'Espagne déchirée a été un terrain d'expérimentation militaire, notamment pour l'Italie mussolinienne et plus encore pour l'Allemagne nazie. Combien enfin ce conflit fratricide illustre les contradictions des démocraties française et britannique, incapables de contenir les velléités des régimes autoritaires. En un mot, l'un des outils pédagogiques majeurs pour l'intelligence de certains pans les plus dramatiques de l'histoire du XXe siècle !

N°50

Les LIP. L'imagination au pouvoir (2007) de Christian Rouaud.

Sur la grève et lutte sociale la plus emblématique de l'après 1968. Incontournable et très touchant, le film témoigne à la fois de la rencontre et du mélange des sensibilités (chrétiennes, libertaires, marxistes...) dans

l'engagement des salariés de l'usine de montres de Besançon qui deviendra mondialement célèbre, et du regard porté aujourd'hui par les principaux acteurs sur un épisode qui les a marqués à jamais.

N°22

Mao une histoire chinoise : témoins du premier cercle (2004) de Adrien Maben.

Plusieurs documentaires remarquables et des archives inédites sur l'homme qui a façonné la Chine moderne.

N°20

Staline. Le tyran rouge (2007) de Mathieu Schwartz.

Documentaire sorti en salle sur l'une des grandes figures du siècle.

N°18

1917 : la révolution russe (2008) de Paul Jenkins.

Pour comprendre l'épisode dont l'empreinte va marquer tout le XXe siècle, par un excellent documentariste.

N°84

Coffret Eisenstein. L'intégrale (7 films).

L'œuvre intégrale de l'un des plus grands cinéastes russe, Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein (1898-1948), artiste polyvalent tour à tour peintre, sculpteur, architecte et bien sûr cinéaste ainsi que le révèlent ses films passés à la postérité avec, pour la plupart d'entre eux, le statut d'œuvres cultes. Malgré les rapports ambigus que leur auteur a entretenus avec le Pouvoir bolchevique et notamment, Staline : *La grève* (1924), *Ivan le terrible* (1941), etc... sans oublier — comment le pourrait-on ? — *Le cuirassé Potemkine* (1925).

N°103

Que la fête commence (1974) de Bertrand Tavernier.

Un marquis breton extravagant et révolté (le marquis de Pontcallec), un abbé aux dents longues (ecclésiastique débauché qui ne croit pas en Dieu), un régent qui joue des coudes (souverain pourtant attachant et moderne)... Bertrand Tavernier signe avec humour un tableau sans concession de la succession du Roi-Soleil. Grandiose fresque historique, *Que la fête commence* s'attache en effet à dépeindre la période troublée des premières années de règne de Louis XV, à l'entame du XVIII^e siècle, travaillée jusque dans le microcosme versaillais par la modernité et la fermentation des idées en dépit des inévitables intrigues de cour, des complots aristocratiques, des histoires de grandes familles et des luttes sordides d'intérêts au sommet de l'Etat. Pour protester contre la famine et la brutalité du pouvoir royal, le marquis de Pontcallec, membre de la vieille noblesse bretonne, organise donc une conspiration contre le régent, arrivé au pouvoir dans des conditions plus que douteuses à la mort de Louis XIV. Il tente de rassembler une armée avec l'aide de l'Espagne afin de proclamer la République de Bretagne. Or cette révolte improbable réjouit l'abbé Dubois, le plus proche conseiller du régent : devant la menace espagnole, l'allié anglais n'exige-t-il pas de Dubois qu'il fasse rétablir l'ordre en Armorique ? En échange, le libertin espère un soutien en haut lieu en faveur de sa nomination comme archevêque... fresque jubilatoire d'une société en "ébullition", déjà à "toute vapeur" en marche vers la Révolution !

N°117

Germinal (1993) de Claude Berri.

Après Albert Capellani (1913) et Yves Allégret (1963), Claude Berri livre à son tour une adaptation flamboyante du plus célèbre volume de la série *Les Rougon-Macquart*, publié un siècle au préalable (1885). "Superproduction à la française", le film est récompensé lors de sa sortie par de nombreuses distinctions, (dont le César du meilleur film 1994). Est-il cependant nécessaire de résumer l'intrigue du roman de Zola de loin le plus lu et, a fortiori, du "classique" le plus étudié en milieu scolaire ? Succès durable que le film de Claude Berri n'a pas manqué d'amplifier ! Sous le Second Empire, Etienne Lantier, jeune chômeur idéaliste, découvre en devenant mineur la misère et la terrible vie du Nord en même temps que l'amour. Il s'engage dans le combat socialiste contre le

capital, et devient l'un des initiateurs d'une grève de grande ampleur, réprimée sans ménagement par les forces de l'ordre et le "patronat".

N°118

Les raisins de la colère (1940) de John Ford.

Adaptation fidèle et sincère, quoique légèrement édulcorée, du roman homonyme ayant permis à John Steinbeck de décrocher le prix Pulitzer en 1939, *The Grapes of Wrath*, film réalisé par John Ford en 1940 et récompensé par deux Oscars l'année suivante, expose de manière réaliste les effets de la Grande Dépression américaine des années 30 sur une partie de la population des USA accablée par le chômage et la misère. A l'image de milliers de métayers de l'Oklahoma, la famille Joad est poussée sur les routes du fait de son expulsion de l'exploitation agricole sur laquelle elle survivait déjà difficilement, par les agents immobiliers d'une grande banque spéculant sur les terres céréalières du *Middle West*. Désespérés et sans abri, les Joad prennent alors la route de la Californie, terre réputée prospère... pour ne trouver que désillusion à l'issue de cette quête éperdue, dans un pays aux valeurs bouleversées par les conséquences dramatiques d'une crise sans précédent de son système capitaliste. Un chef-d'œuvre devenu intemporel malgré le scandale provoqué à sa sortie sur les écrans américains et les tracasseries causées ensuite à son auteur, au plus fort de la vague "maccarthyste" de 1953-1954 !

N°13

Shoah (1985) de Claude Lanzmann.

La somme-événement sur la réalité concentrationnaire d'une figure marquante du monde intellectuel français de la fin du XXe siècle, rédacteur en chef de la revue *Les temps modernes*, qui fut le compagnon de Simone de Beauvoir dans les années 1950.

N°16

Un spécialiste. Portrait d'un criminel moderne : Adolf Eichmann(1998) de Eyal Sivan et Rony Brauman.

A partir des images d'archives du procès de 1961 en Israël de l'un des principaux responsables nazis de la solution finale, une réflexion marquante sur la « banalité du mal » et les conséquences de l'obéissance bureaucratique.

N°105

Comme un juif en France. De Dreyfus à nos jours (2007) de Yves Jeuland.

Associant archives et mémoire collective ou familiale, un documentaire sans équivalent sur les contours et évolutions de « l'identité juive » en France au cours du XXe siècle.

N°122

Lacombe Lucien (1974) de Louis Malle.

Louis Malle (réalisation) et Patrick Modiano (scénario et dialogues) campent la dérive d'un jeune paysan du Lot qui, à l'été 1944 et après avoir vu ses offres de service refusées par le maquis, se range par pur opportunisme, sans aucune conviction politique, dans les rangs de la police allemande de la Milice. Grisé par l'argent, les armes, les vêtements élégants, en un mot par le pouvoir que lui apportent ses nouvelles fonctions dans un contexte aussi trouble, il se forge une nouvelle identité. Vulnérable, Lucien souffre pourtant secrètement d'être mis à l'écart par sa famille et ses anciens amis en raison de ses "mauvaises" fréquentations. Jusqu'à ce qu'il s'éprenne contre toute attente d'une jeune et riche femme juive. Cependant, s'il parvient à sauver celle-ci de la déportation, il est rapidement arrêté et fusillé, à la Libération, pour faits de collaboration. A sa sortie, en 1974, premier long métrage de fiction à oser aborder le thème de l'ambivalence de nombreux comportements au cours de l'époque délétère de l'Occupation, le film déclenche en France une violente polémique.

N°101

Monsieur Klein (1976) de Joseph Losey.

Un classique incontournable sur la collaboration et l'appropriation des biens juifs durant l'Occupation, au travers d'une appropriation d'identité.

N°69

Indigènes (2006) de Rachid Bouchareb.

Prix d'interprétation masculine au festival de Cannes, le premier film de fiction valorisant la contribution des troupes venues d'Algérie à la Libération de la France en 1944.

N°59

L'Ennemi intime (2007) de Florent Emilio Siri.

Une fiction récente, qui débute en juin 1959, sur les douloureuses réalités de la guerre d'Algérie dans les montagnes kabyles.

N°87

L'honneur d'un capitaine (1982), de Pierre Schœndorffer.

Lors d'un débat télévisé sur la Guerre d'Algérie au début des années quatre-vingts, le professeur d'histoire Paulet dénonce les méthodes du capitaine Carron, tué au combat en 1957. Sa veuve décide alors d'intenter un procès en diffamation à l'universitaire. Les débats judiciaires passent au crible les dix-neuf jours de commandement de Caron. Les anciens soldats de la compagnie se succèdent à la barre et évoquent les conditions réelles de cette "sale guerre", sous son appellation officielle "d'opération de maintien de l'ordre" dans les départements français d'Afrique du Nord. Finalement la culpabilité de l'officier ne peut être prouvée, et le professeur est condamné pour diffamation. Son épouse a sauvé "l'honneur d'un capitaine".

N°89

Une autre guerre d'Algérie (2003) de Djamel Zaoui.

L'auteur-réalisateur, Djamel Zaoui, fils d'un militant proche de Messali Hadj (chronologiquement le premier mouvement de libération nationale algérienne, auquel s'opposera ensuite le FLN, pour des raisons idéologiques autant que pour des raisons moins avouables de confiscation de type maffieux du pouvoir), qui a dû fuir sa terre natale pour sombrer dans un mutisme amer, mène une enquête minutieuse auprès d'historiens et d'hommes politiques de tous bords. Il lui faut tenter de comprendre sa propre histoire et celle de la guerre dont on ne parle pas dans les versions officielles : "l'autre" guerre d'Algérie. Cette guerre sanglante et honteuse, faite de massacres, de tortures et de trahisons, niée depuis plus de quarante ans par l'actuel régime algérien, pourtant parvenu au pouvoir en éliminant un à un tous ses opposants parmi la bien plus vaste communauté de tous les acteurs originels de l'Indépendance.

N°90

Un rêve algérien (2003) de Jean-Pierre Lledo.

Par ce film documentaire construit sur le douloureux retour dans son ancien pays d'adoption du journaliste et écrivain britannique Henri Alleg, Jean-Pierre Lledo entend témoigner de la tragédie vécue par le peuple algérien depuis le début de la guerre d'indépendance jusqu'à la quasi dictature actuelle des maîtres du parti FLN. Militant communiste et indépendantiste, directeur du quotidien *Alger républicain* bientôt entré en clandestinité, Henri Alleg est en effet arrêté puis torturé par les services spéciaux de l'Armée française, en 1957, avant de retrouver sa liberté et parvenir à reprendre au grand jour ses activités militantes, à l'issue d'une dure détention de trois ans. Pourtant le coup d'Etat de 1965, quelques mois à peine après l'accession de l'Algérie à l'indépendance, entraîne l'interdiction définitive de son journal et son départ forcé pour l'exil.

N°10

Paroles de pieds noirs, l'histoire déchirée des Français d'Algérie (2009) de Jean-Pierre Carlon.

Comme le titre l'indique, un documentaire de plus de deux heures, avec des images inédites et rares, sur la mémoire et la complexité d'une histoire encore inachevée mais qui concerne de nombreux Français.

N°53

Sur les traces de Gustave Eiffel (2009) de Charles Berling.

Réalisé par l'acteur français Charles Berling à partir de la correspondance de l'ingénieur français, un parcours dans un grand destin de la fin du XIXe siècle.

N°51 (A, B, C)

Coffret Mai 68 : L'an 01 (1973) de Jacques Doillon, *Mourir à trente ans (1982)* de Romain Goupil, *Coup pour coup (1972)* de Marin Karmitz.

Trois films marquants de « l'esprit de mai », entre attentes et révoltes : le premier sous forme de docu-fiction sur le passage à une société meilleure... ; le second, caméra d'or à Cannes, sous forme d'un retour sur la vie et les espoirs de Michel Recanati, fondateur avec Romain Goupil des Comités d'Action Lycéens qui se suicidera en 1978 ; le troisième sur la grève sauvage des ouvrières d'une usine de confection et leur victoire par-delà les syndicats.

N°27

La Cecilia (1975) de Jean-Louis Comolli.

Une fiction classique de l'univers libertaire, réalisée dans l'atmosphère des années 70, et revisitant la fondation à la fin du XIXe siècle d'une communauté d'inspiration anarchiste au Brésil (dissoute en 1894). Place de la famille, des femmes, des institutions... : le film évoque les nombreuses et souvent insurmontables tensions se posant à tout projet de création d'une « nouvelle société ».

N°119

Mission (1986) de Roland Joffé.

Au milieu du XVIII^e siècle l'Empire espagnol s'étend jusqu'en Amérique du Sud. Frère Gabriel, un prêtre jésuite idéaliste, fonde une communauté missionnaire chez les indiens Guaranis : l'une de ces "réductions", sortes de républiques autonomes créées par les Jésuites et initialement approuvées par le pouvoir colonial aux confins du Paraguay, de l'Argentine et du Brésil. Il y est bientôt rejoint par le mercenaire Mendoza, ancien marchand d'esclaves repent. Mais en 1750 l'Espagne et le Portugal se disputent leurs colonies d'outre-atlantique. Par traité, les Espagnols abandonnent certaines de leurs terres aux Portugais qui exigent alors de l'Eglise la suppression des nombreuses "missions" où les indiens se réfugient trop aisément pour échapper, notamment, au trafic des esclaves. Le représentant du pape, le Cardinal Altamirano, échoue à faire entendre raison au frère Gabriel et à son entourage, lesquels organisent au contraire la résistance désespérée de leur enclave de paix au cœur de la forêt amazonienne. Immanquablement, lors de la "Guerre des Guaranis" (1754-1756) l'armée donne l'assaut et disperse avec violence les rares survivants des combats... l'assassinat de l'utopie humaniste est consommé. Un beau film, palme d'or 1986 au Festival de Cannes et récompensé par de nombreuses autres distinctions prestigieuses.

N°86

The civil war. La guerre de sécession (2008), de Ken Burns.

Une fresque de près de 11 d'heures et en 4 DVD..., suivie par près de 40 millions de personnes aux Etats-Unis, saisissante, captivante, et ouvrant à un regard totalement inédit sur la société américaine et l'un des premiers grands conflits modernes (600.000 morts dans un pays de 28 millions d'habitants...).

N°26

Héros fragiles (2007) de Emilio Pacull.

Un enquête à base d'archives, extraits de fictions et témoignages, sur le coup d'Etat du 11 septembre 1973 au Chili, par un réalisateur touché dans sa propre famille. Une réflexion aussi sur les enjeux de ce renversement d'un gouvernement constitutionnel avec l'aval des Etats-Unis. Une critique :

<http://www.cinergie.be/endvd.php?action=display&id=356>

N°70

Les fous du roi (2006) de Steven Zaillian.

Adapté du roman de Robert Penn Warren, *Les Fous du roi* retrace l'ascension et la chute d'un homme d'origine modeste, politicien charismatique et ambitieux aidé par un jeune journaliste, qui se trouve propulsé de sa campagne natale du sud des Etats-Unis vers les hautes sphères du pouvoir après avoir conquis le fauteuil du gouverneur de la Louisiane, dans les années 1950. Car en se retrouvant exposé si rapidement au feu des médias, Willie Stark va en effet se perdre et abandonner tous ses idéaux initiaux au profit d'une ambition démesurée et des compromissions sans fin de la corruption.

N°91

Che (2008) de Steven Soderbergh (2 films).

Un dyptique centré sur deux épisodes de la vie du *leader* politique Latino-américain Ernesto Guevara. Le premier film évoque la préparation de la révolution castriste et l'engagement du jeune intellectuel marxiste auprès de Fidel Castro, dans la société cubaine des années 1950. Le second film transporte ensuite le spectateur une quinzaine d'années plus tard, dans la jungle de Bolivie où, malade, lâché par la plupart de ses anciens compagnons de lutte, bien que devenu la figure quasi mythique du "Che" pour les décennies suivantes, Guevara paie de sa vie son obstination suicidaire à vouloir déclencher la grande insurrection généralisée à l'échelle du continent, qu'il avait idéalisée.

N°106

Les sentiers de la gloire (1957) de Stanley Kubrick.

Longtemps interdit de projection en France (il ne le sera qu'en 1975), une réflexion devenue classique autour des fusillés pour l'exemple de la Première guerre mondiale (près de 2000 pour la France), qui débouche au final sur l'une des critiques les plus sévères jamais réalisée de l'institution militaire.

N°123

Coup de torchon (1981) de Bertrand Tavernier.

A la suite de la lecture du *Voyage au bout de la nuit* de Ferdinand Céline, Bertrand Tavernier décide de transposer dans l'univers parfois glauque de l'Afrique coloniale française des années 1930 une intrigue inspirée de l'écrivain Jim Thompson (*1275 âmes*), l'un des maîtres américains du roman policier. Dans la torpeur de cette Afrique Occidentale Française repliée sur elle-même, en 1938, le petit village de Bourkassa a pour unique fonctionnaire d'autorité Lucien Cordier. Lequel passe aux yeux de ses administrés et de la communauté européenne pour un incapable et un parfait cocu. Mais soudain, le pleutre va se transformer — sans que l'on sache très bien pourquoi — en ange exterminateur persuadé de répondre à une mission divine. Il se met alors à abattre froidement plusieurs membres de son entourage, blancs et noirs confondus. Tandis que ce "carnage colonial" prélude sur le mode mineur et fausement bouffon, à la sanglante hécatombe qui va bientôt ravager l'Europe. Thèmes éternels de l'impuissance et de la justice : le portrait d'un homme soudain désillusionné qui étanche sa soif de vengeance au-delà des frontières de la folie, en réaction à une société oppressante, de plus en plus raciste.

Grands enjeux de société contemporains (Economie, Environnement, Médias, Justice, etc.)**N°41**

Let's make money (2008) de Erwin Wagenhofer.

L'argent des simples particuliers noyé dans l'opacité du système financier mondial : ce documentaire impressionnant est le tout premier film à démonter sans complaisance les bases du système libéral et ses dramatiques conséquences humaines, démographiques ou encore écologiques. Car les banques introduisent l'argent de tout un chacun dans le circuit monétaire international et, de ce fait, toute personne même modeste disposant d'un compte bancaire participe sans le savoir aux égarements de ce système financier international. A travers des témoignages éclairants de certains acteurs de cette dérive financière mondialisée, Erwin Wagenhofer révèle les risques d'une économie désormais sans garde-fou, rongée par le scandale permanent des paradis fiscaux, du chantage économique, des investissements fictifs... Un documentaire implacable annonçant, dès 2008, une crise inévitable.

N°52

The corporation (2004) de Mark Achbar et Jennifer Abbott.

La multinationale est un être monomaniacal, elle ment, ne se repent jamais et fait l'autruche. En somme, elle a toutes les caractéristiques d'un psychopathe. Est-elle aussi dangereuse ? Des origines de la notion de société commerciale et industrielle moderne derrière le concept de personne morale, jusqu'au règne tout puissant des multinationales, le film revient sur l'ascension de ce nouveau mode d'organisation commerciale, sur ses premiers faux-pas et sur ses responsabilités légales et morales, le lobbying qu'il développe auprès des puissants et des médias.

N°44

Le monde selon Stiglitz (2008) de Jacques Sarasin.

Prix Nobel d'économie 2001 et ex-conseiller de Bill Clinton, Joseph Stiglitz parcourt le monde, pointant les dérives d'une économie irrémédiablement globalisée du Botswana à l'Equateur, de l'Inde aux Etats-Unis en passant par la Chine. A partir du constat édifiant d'une globalisation à deux vitesses, il explique que des solutions existent, que la globalisation n'est pas une fatalité et qu'elle pourrait fonctionner pour tous. L'économiste donne ainsi à entendre sa définition d'une globalisation enfin respectueuse de l'environnement et capable de résoudre les conflits sociaux liés au chômage, aux bas salaires, aux conditions de travail... Un documentaire éclairant, composé d'un portrait de l'un des penseurs les plus brillants de ce début de XXI^e siècle, doublé d'une leçon d'économie mâtinée d'un message d'espoir.

N°45

Déchets. Le cauchemar du nucléaire (2009) de Eric Guéret.

Un documentaire récent et remarqué sur l'un des enjeux les plus secrets et tabous, pour les générations à venir.

N°71 (A, B, ... K)

Raymond Depardon cinéaste, coffret 11 DVD (comprend des classiques comme *Une partie de campagne*, *Délits flagrants*, *10^e chambre instants d'audience*, *Faits divers*, *Urgences*, *Reporters*, *Un homme sans l'Occident*, *La captive du désert*, *Afriques. Comment ça va avec la douleur ?*, etc.)

Les documentaires de l'un des plus célèbres photographes français, dont plusieurs portent explicitement sur le monde judiciaire, d'autres sur l'univers politique et médiatique (campagne de Valéry Giscard d'Estaing), ainsi que sur l'Afrique aujourd'hui.

N°42

La vie moderne (2009) de Raymond Depardon.

Du même auteur que le coffret précédent, un classique sur les mutations du monde paysan français depuis les années 1960.

N°33

Opération Lune (2002) de William Karel.

Vrai faux documentaire, le film renoue avec la tradition du canular radiophonique qui avait notamment permis à Orson Welles, le 30 octobre 1938, de terroriser l'Amérique en direct, sur les ondes de CBS, en relatant micro en main à l'aide des comédiens de la troupe du *Theatre Mercury*, les événements d'une invasion martienne directement inspirée de la *Guerre des Mondes*, le roman culte d'Herbert Georges Wells (1898). L'intrigue proposée ici s'avère aussi géniale qu'invraisemblable. Celle de la prétendue révélation de la production en studio, par Stanley Kubrick, sur ordre de la NASA et du gouvernement fédéral américain, des images de l'alunissage de la mission Apollo 11, le 20 juillet 1969, pourtant vues en direct par des millions de téléspectateurs à travers le Monde. Troublante supercherie puisque toutes les images d'archives sont évidemment vraies. Mais leur manipulation au montage excelle sous toutes ses formes. Car elles sont savamment entrecoupées d'interviews détournés de leur contexte, de fausses traductions en sous-titrage des propos des intervenants, de témoignages bidons en regard de la narration de faits réels... Bref, William Karel livre un chef-d'œuvre de manipulation pour poser la question de l'absence de sens critique développé par les spectateurs quant à la véracité des images qu'ils ingurgitent quotidiennement, et peut être encore plus nettement quant à la puissance d'un montage qui peut notamment fausser radicalement l'appréhension de l'information diffusée.

N°35

Viva Zapatero ! (2005) de Sabina Guzzanti.

En 2003, *Rai3* confie une émission comiquement intitulée *RaiOt* à la célèbre comédienne et humoriste Sabina Guzzanti. Armée d'une épée en toc, elle y pourfend notamment à l'antenne le "régime de Berlusconi" et cette "Italie qu'il façonne à sa grimaçante image". Le résultat ne se fait pas attendre. Dès l'issue de la première soirée, l'émission est pudiquement "déprogrammée" par son commanditaire malgré des records d'audience et de nombreuses protestations du public. Blanchie en 2004 des poursuites judiciaires en diffamation diligentées par le *Cavaliere* lui-même, Sabina Guzzanti se lance alors dans une croisade contre ce qu'elle n'hésite pas à dénommer la "fascisation silencieuse" de son propre pays. *Viva Zapatero* en témoigne, sous la forme d'une enquête vigoureuse et énergique à la manière d'un implacable réquisitoire. L'auteur, en effet, s'interroge : comment peut-on demeurer un "comique" professionnel dans un pays où la *dolce vita* ne semble plus qu'un lointain souvenir ? Comment le satiriste peut-il s'abstenir de faire de la politique lorsque les journalistes ne font plus d'information, et que les hommes politiques eux-mêmes "font les bouffons" ?

N°37

Une vérité qui dérange (2006) de Davis Guggenheim.

Documentaire-événement à l'échelle mondiale, qui présente l'infatigable activité de sensibilisation sur le réchauffement climatique et ses conséquences de l'ancien vice-président américain Al Gore, prix Nobel de la paix pour cet engagement en 2007.

N°74

Paysages manufacturés (2007) de Jennifer Baichwal.

La réalisatrice suit le photographe canadien Edward Burtynsky lors de l'un de ses nombreux voyages en Chine. Pays fascinant dans lequel il documente inlassablement, depuis de nombreuses années, les effets néfastes de la pollution et de l'industrialisation sur les paysages naturels de cette partie du monde finalement aussi vaste que méconnue. Ce documentaire est à la fois une œuvre d'art et une réflexion sur l'industrialisation, la mutation des paysages et la condition humaine. Souvent impressionnant, parfois terrifiant, le film propose l'approche d'une Chine cachée, mère d'une industrie aux proportions inimaginables, dont les grouillantes transformations influent sur la planète entière.

N°34

Charbons ardents (1999) de Jean-Michel Carré.

Un documentaire sur le rachat par des mineurs gallois de leur entreprise durant la vague de privatisation de Me Thatcher en 1994. Selon *Le Monde* : « Ce qui passionne le réalisateur dans cette aventure, c'est la bagarre pour les valeurs communautaires. Son regard chaleureux, impliqué, rend aussi bien l'enthousiasme, la générosité, la créativité de ceux qui défendent ces valeurs que la réticence et les craintes des autres. *Charbons Ardents* est un film incroyablement vivant sur la gestion collective de l'outil de production, sur l'exercice de la démocratie, sur le rôle de l'utopie. »

N°60

Galères de femmes (1993) de Jean-Michel Carré.

Issu d'un long travail d'enquête et de recherche, un documentaire très remarqué tourné au cœur de Fleury-Mérogis, plus grande prison pour femmes d'Europe, sur le destin de sept jeunes femmes et leurs difficultés de réinsertion.

N°39

J'ai (très) mal au travail (2007) de Jean-Michel Carré.

Une enquête sur la place du travail chez les Français d'aujourd'hui, au croisement de valeurs, attentes et finalités forts diverses, et à l'heure de profondes transformations des méthodes de management. Une critique : <http://www.rue89.com/ella-vu-ella-aime/jai-tres-mal-au-travail-des-mots-sur-les-maux-du-boulot>

N°40

Ma mondialisation (2005) de Gilles Perret.

Les réalités et conséquences des délocalisations dans l'univers de la mécanique de précision (décolletage) de la vallée de l'Arve, en Haute-Savoie, par un documentariste de la région. Très marquant et beaucoup commenté.

N°110

Eden à l'Ouest (2009) de Costa-Gavras.

Elias fuit l'Est de la Méditerranée sur un vieux cargo surchargé d'émigrés clandestins, comme lui. Au large des côtes italiennes, pour échapper à la police qui a repéré le rafiot, il plonge et parvient à la nage sur la plage d'un club-hôtel de luxe, entouré de barbelés, proposant notamment à ses riches résidents l'activité ludique de la chasse nocturne aux clandestins : point de départ burlesque d'un *road movie* peu ordinaire. Car à pied ou en stop, Elias parvient à rallier Paris, depuis le sud de l'Italie, où il rêve de rejoindre un magicien peu scrupuleux qui lui a fait miroiter un avenir doré. A cause de, ou plutôt grâce à son irrésistible beauté autant qu'à sa très grande naïveté, le jeune homme surmonte pourtant une à une toutes les épreuves de ce parcours improbable. Les aventures picaresques de l'émigré clandestin sont en effet ici délibérément traitées au second degré, à la manière d'une fable à la fois humaniste et humoristique pleinement assumée par un réalisateur pourtant attaché d'ordinaire à un cinéma beaucoup plus réaliste. En fin de compte, le spectateur ne saura jamais qui est vraiment et surtout d'où vient l'énigmatique Elias, attachante figure allégorique du déraciné universel !

N°36

La raison du plus fort (2003) de Patrice Jean.

Un documentaire d'un réalisateur belge dénonçant les discriminations et les changements de politique en Europe depuis les années 1990, avec le passage d'un traitement social à un traitement carcéral de la pauvreté. Quelques scènes sans concession sur l'attitude de certains magistrats face à la petite délinquance. Une interview du réalisateur : <http://www.legrandsoir.info/article592.html>

N°62

Les bureaux de Dieu (2008) de Claire Simon.

Une fiction appuyée sur de véritables entretiens, où des actrices célèbres tiennent le rôle des conseillères d'un bureau du Planning Familial, choix discuté par la critique, même si l'enjeu du film reste de sensibiliser sur la contraception, l'avortement, le poids de la famille et de la religion pour les jeunes filles d'hier et d'aujourd'hui.

N°29

Bowling for Columbine (2002) de Michael Moore.

Documentaire primé à Cannes en 2002, qui sur la base de la fusillade dans un lycée qui fit 13 morts en 1999 présente une forte critique de la présence et de la fascination des armes à feu dans la société américaine.

N°77

La Fabrique de l'homme occidental (1996) de Gérard Caillat.

Le premier documentaire écrit par Pierre Legendre, historien du droit et psychanalyste doté d'une œuvre abondante a marqué les dernières décennies, fondateur d'une « anthropologie dogmatique » qui interroge de manière saisissante la nature et la place du droit et des institutions dans la société occidentale, du plus intime aux grands montages théologiques et étatiques. Incontournable pour tout juriste.

N°76

L'ENA miroir d'une nation (1999) de Gérard Caillat.

La réflexion de Pierre Legendre (voir ci-dessus) sur la formation des grands commis de l'Etat moderne.

N°79

Dominium Mundi. L'empire du management (2007) de Gérard Caillat.

L'actualisation de la pensée de Pierre Legendre appliquée aux effets de la mondialisation et aux mutations contemporaines des modes de gouvernements des hommes, par les âmes et les corps... Ou le passage de l'ordre du droit à celui de la performance et de la compétition... Troublant et donnant à réfléchir.

N°82

Au nom du père (1994) de Jim Sheridan.

Une critique remarquée (Ours d'Or à Berlin et nombreuses nominations aux Oscars) du système judiciaire britannique et de la lutte contre le terrorisme en Irlande du Nord dans les années 1970.

N°85

L'abolition (2009) de Jean-Daniel Verhaeghe.

Réalisé par Jean-Daniel Verhaeghe à partir des écrits de Robert Badinter, (ici magistralement interprété par Charles Berling), au premier rang desquels son livre réquisitoire *L'exécution*, publié en 1973 un an après avoir échoué à sauver la tête de son client Roger Bontems (accusé de l'assassinat d'une infirmière lors de sa tentative d'évasion de la centrale de Clairvaux, en compagnie de son complice Claude Buffet), le téléfilm retrace la "croisade" d'une décennie qui amène le ténor du barreau, devenu Garde des Sceaux de François Mitterrand, à obtenir de l'Assemblée Nationale l'abolition, en octobre 1981, de la peine capitale.

N°75

C'est dur d'être aimé par des cons (2007) de Daniel Leconte.

Pour avoir reproduit les douze caricatures parues à l'automne 2005 dans le journal danois *Jyllands-Posten*, (dont l'une représente le prophète Mahomet vêtu d'un turban en forme de bombe), ayant déclenché la colère de nombreux musulmans, aux quatre coins du monde, Philippe Val, le directeur de *Charlie Hebdo*, journal satirique français, est assigné en justice. L'espace de quelques mois, entre fin 2005 et début 2006, Daniel Leconte suit le

développement de l'affaire en temps réel, jusqu'au procès, pour tenter de décrypter à travers ses acteurs clés ou ses inévitables "à côtés événementiels" (avocats, témoins, conférences de rédaction, manifestations de soutien, etc.), les enjeux politiques internationaux, médiatiques et idéologiques qu'il véhicule. *In fine* le documentaire propose une réflexion sur l'islam, sur la presse, sur l'état de l'opinion dans la société française comme, plus largement encore, une tentative de réponse aux défis lancés par l'intégrisme à toutes les démocraties.

N°116

Un prophète (2008) de Jacques Audiard.

Le film de toutes les récompenses : Grand prix du jury du Festival de Cannes 2009 et neuf Césars en 2010 ! *Un prophète* raconte l'ascension au cœur du microcosme carcéral d'une petite frappe de 19 ans ne sachant ni lire ni écrire, le fragile Malik El Djebena. Voyage initiatique de "l'apprenti taulard" qui, pendant ses six ans de détention, met tout en œuvre auprès d'un parrain du milieu corse et des "barbus" de la mouvance islamiste pour y améliorer ses conditions de vie et y devenir un caïd craint et respecté. Loin de tout effet forcé de mise en scène, Jacques Audiard s'ingénie à montrer de manière crue, à travers l'endurcissement de son héros, une "école du crime" incapable d'assurer sa mission de réinsertion.

N°108

Le Verdict (1982) de Sidney Lumet.

« La Justice au risque de la transaction et de la réparation » : tel pourrait être le titre et l'argument de cette fiction au travers de laquelle Sidney Lumet continue son exploration du système judiciaire américain, exposant frontalement un avocat en pleine déchéance à la part sombre d'une logique de la compensation financière du préjudice et de l'intéressement direct des mandataires, laquelle peut ne dissimuler au final que la simple soumission du droit aux puissances de l'argent.

N°102

Douze hommes en colère (1957) de Sidney Lumet.

Un jury à l'heure du verdict de culpabilité ou non d'un jeune afro-américain d'origine modeste poursuivi pour parricide, dont le réalisateur transcende le huis-clos en une méditation toujours aussi saisissante sur la responsabilité de juger et les ressorts sociaux ou inconscients de « l'intime conviction ».

N°111

L'impasse (1994) de Brian de Palma.

Une fiction sur la difficulté d'échapper au monde de la pègre.

N°112

Scarface (1983) de Brian de Palmas.

Une fiction devenue culte, véritable référence culturelle de la jeunesse populaire de la fin du XXe siècle, ascension et chute au sein de la criminalité organisée d'un jeune cubain réfugié aux Etats-Unis au début des années 1980.

N°113

Serpico (1974) de Sidney Lumet.

Un jeune policier idéaliste face aux « arrangements » et à la corruption latente de ses collègues new-yorkais, ou la fable devenue classique de Sidney Lumet sur les risques et la grandeur de la « désobéissance éthique » individuelle au sein même des institutions chargées de la protection et de l'application de la loi.

N°72

Lucia et les Gouapes (1974) et L'Affaire Mori (1977) de Pasquale Squitieri.

Deux fictions sur la face sombre de l'Italie moderne : un premier film sur la Camorra napolitaine à la fin du XIXe siècle, classique et ressorti en 2007 ; le second sur le préfet antimafia nommé à Palerme par le régime de Mussolini en 1925. Voir : <http://mecaniquefilmique.blogspot.com/2006/10/palermo-novembre-1925-le-prfet-de-fer.html>

N°67

Gomorra (2008) de Matteo Garrone.

Tiré de l'enquête et best-seller de librairie signé par Roberto Saviano, (*Gomorra*, 2006), le film s'inspire de faits réels. En ce début de XXI^e siècle Naples et la Campanie se soumettent, largement abandonnées par des pouvoirs publics impuissants ou corrompus, aux visées de l'organisation criminelle locale, non moins fameuse que ses voisines, les *Maffia* sicilienne et *N'drangheta* calabraise. En cette nouvelle Gomorrhe, une seule loi : la violence. Un seul langage : les armes. Un seul rêve : le pouvoir. Une seule ivresse : le sang. Le réalisateur met en scène quelques jours de la vie ordinaire des habitants de ce monde impitoyable, sur fond de guerres de clans et de trafics en tous genres pour que, fresque brutale et violente, *Gomorra* parvienne à suggérer plus qu'à expliquer réellement, avec un réalisme sombre, l'enfer d'existences humaines conditionnées par les basses œuvres de la *Camorra*.

N°124

Mesrine. L'instinct de mort et L'Ennemi public n° 1 (2008) de Jean-François Richet.

Une évocation en deux volets du parcours crapuleux de Jacques Mesrine, le gangster français des années 1960 et 1970 érigé au rang de mythe pour avoir longtemps tenu en échec toutes les forces de la police nationale et de la gendarmerie réunies. Honoré du sobriquet populaire "d'ennemi public n°1", ou encore "d'homme aux 100 visages", le "voyou sympathique" s'était rendu célèbre pour ses bravades incessantes à l'endroit des autorités, pour son sens inné de la communication, pour une utilisation astucieuse du relais des médias et pour ses évasions aussi audacieuses que spectaculaires. Mais sordide envers du décor, le "robin des bois français" se complait aussi dans une litanie triviale de vols, d'enlèvements et de meurtres qui lui valent une fin pitoyable, à l'âge de 42 ans, abattu dans le guet-apens parisien que lui tendent les hommes du commissaire principal Robert Broussard, Porte de Clignancourt, le 2 novembre 1979. Trente ans après sa mort, toutefois, plus ambivalente que jamais, sa légende se perpétue. Mécanique déroutante dont le film de Jean-François Richet tente d'analyser les ressorts entre épopée, romantisme, cruauté, flamboyance et tragédie... distillant le parfum suranné d'une époque contemporaine des premières fissures d'optimisme dans la société française de la fin des Trente Glorieuses.

N°125

Les mauvais jours finiront. 40 ans de justice en France aux côtés du Syndicat de la Magistrature (2008) de Thomas Lacoste.

Beaucoup plus qu'un simple documentaire sur l'histoire du Syndicat de la Magistrature, créé en 1968, ce film propose une très belle traversée émotionnelle, réflexive et culturelle, de 40 ans d'histoire politique et sociale française. Mêlant à une dizaine d'entretiens et de témoignages des extraits de nombreuses œuvres cinématographiques, musicales et littéraires, cette création originale et inclassable s'adresse d'abord à tous les jeunes d'aujourd'hui. Incontournable pour les étudiants en droit, elle offre plus largement une ouverture stimulante sur le monde de la Justice et sa participation aux grands débats sociaux contemporains.

Série « Scènes de Justice » (6 coffrets)

Réalisés par un avocat enseignant à l'Ecole des Avocats de Poitiers et produits par l'Ecole du Centre-Ouest des Avocats, les divers films de cette série reconstituent et décrivent précisément plusieurs types de procédures civiles ou pénales, avec de véritables professionnels de la justice et des acteurs incarnant les victimes ou justiciables. Certains comprennent un fichier pédagogique en PDF lisible sur ordinateur qui complète le film, avec procès-verbaux, actes d'instruction, etc. Un excellent moyen de découvrir ou réviser la procédure dans divers domaines...

N°96

Alcool et justice (2008) de Jean Damy.

Comprend 3 DVD avec dossier pédagogique, *Déchirures familiales* et *Sauvetage*, *Pour quelques verres de trop*, *En sortir ou pas ?*, sur les suites judiciaires, civiles ou pénales d'une alcoolisation excessive (retrait d'autorité parentale, violence, mise sous tutelle...).

N°94

La faute de la victime (2007) de Jean Damy.

Le décès d'un père de famille dans une école régionale d'équitation et les démarches pour obtenir réparation engagées par sa femme. Droit du sport et de la responsabilité devant la juridiction administrative.

N°92

Comparution immédiate (1996) de Jean Damy et Jean-Daniel Bonnin.

Comprend un dossier pédagogique, sur la comparution immédiate d'un jeune salarié pour actes de violence.

N°93

Kevin D., 17 ans au moment des faits (2000) de Jean Damy et Jean-Daniel Bonnin.

Comprend 3 DVD, sur des actes de violence et de racket commis par trois mineurs, devant le juge des enfants.

N°100

Le droit des étrangers (2009) de Jean Damy.

Comprend 3 DVD avec dossier pédagogique, sur un domaine peu connu des avocats.

N°95

Rupture de contrat (1996) de Jean Damy et Jean-Daniel Bonnin.

Primé dans un festival de films de formation, avec dossier pédagogique, la reconstitution d'une procédure devant le Conseil de prud'hommes.

N°99

Histoire d'un divorce (1996) de Jean Damy et Jean-Daniel Bonnin.

Comprend 1 DVD et un dossier pédagogique et reconstitue fidèlement la procédure.

N°98

Annabelle ou la place de la victime (2007) de Jean Damy.

Comprend 3 DVD.

N°97

Divorce 2008 (2008) de Jean Damy.

Comprend 3 DVD avec dossier pédagogique, sur les nouvelles procédures de conciliation.

N°126

Macadam justice (2005) de Jean Damy.

Droit pénal et sécurité routière, avec un dossier pédagogique.

N°31

CIA Guerres secrètes (2004) de William Karel.

C.I.A., trois lettres qui véhiculent tous les fantasmes d'une agence d'espionnage américaine toute puissante et ne reculant devant rien. Avec ce film William Karel tente en effet de décrypter l'univers édifiant de celle qui a souvent échappé à tout contrôle et qui, de Pearl Harbour à la Seconde Guerre d'Irak, en passant par le Chili, Cuba ou l'Iran, cherche sans cesse à façonner le monde selon les désirs de ses puissants commanditaires. Car en dépit de plusieurs tentatives de limitation de ses pouvoirs, la CIA est restée cette puissance n'hésitant pas à utiliser des méthodes dignes des nombreux criminels nazis qu'elle a d'ailleurs recruté lors de son véritable démarrage, sur fond de Guerre Froide, peu après l'achèvement de la Seconde Guerre mondiale.

N°63

Le monde selon Bush (2004) de William Karel.

A huit ans d'intervalle, Georges Bush et son fils, Georges-William, se sont succédé à la tête du pays le plus puissant de la planète. Un phénomène sans précédent dans l'histoire américaine alors qu'une suite d'événements majeurs se déroulent en un peu plus d'une décennie sous leurs présidences respectives : l'effondrement de l'Empire soviétique et du bloc communiste, la première Guerre du Golfe, les Événements du 11 septembre, la globalisation du terrorisme et le nouveau conflit avec Bagdad. Mais qui est réellement ce clan Bush, cette "dynastie tranquille" de l'Amérique dont les secrets de famille sont en réalité soigneusement tus ? Pour tenter d'y répondre, le *Monde selon Bush* s'appuie sur des faits dûment vérifiés et des témoignages de valeur. Il offre ainsi un tableau inquiétant et saisissant de l'exercice du pouvoir suprême à la tête de la première puissance du monde, comme des alliances inavouables, soigneusement occultées, qui ont pu être tissées dans ce contexte.

N°64

Les hommes de la Maison Blanche (2008) de William Karel.

Par ce film William Karel propose un voyage inédit au cœur de la diplomatie américaine, évoquant points par points avec les intervenants de l'époque, les différents gouvernements qui se succèdent depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à la Première Guerre du Golfe. Moins reportage à scandale sur les dessous des présidences que constat implacable des échecs souvent inavoués des conseillers du locataire de cette grande bâtisse plantée au cœur de Washington, *Les hommes de la Maison Blanche* donne enfin la parole à ces puissances de l'ombre, (Mc Namara, Richard Helms ou Henry Kissinger), sans lesquels cependant, le Président ne serait rien. Car évidemment, un président des USA n'agit et pour ainsi dire n'existe, que par le biais de conseillers plus ou moins bien avisés.

N°68

Des hommes d'influence (1997) de Barry Levinson.

Rien ne va plus à la Maison Blanche. Deux semaines avant les élections, le Président des USA est impliqué dans un scandale sexuel ! Pour faire diversion, Conrad Brean, conseiller-expert en manipulations, lance une rumeur sur une guerre complètement imaginaire et, pour mettre en scène son idée géniale, contacte un célèbre producteur hollywoodien. Les deux personnages concoctent alors une histoire spectaculaire propre à détourner la fureur des médias et maintenir toute la population en haleine... Curieusement, et même si le scénario du film s'avère plus que proche de la réalité politique américaine des dernières années du XX^e siècle, celui-ci ne représente pas la fictionnalisation du célèbre "Monicagate" ayant défrayé la chronique médiatique mondiale au cours des années 1997 et 1998. Puisqu'en réalité directement inspiré du roman *American Hero* de Larry Beinhart, dans lequel le président apparaît sous les traits à peine déguisés de George Bush senior, le film de Barry Levinson est en effet sorti en salle un mois avant l'amalgame du scandale concernant Bill Clinton et le déclenchement d'opérations militaires ponctuelles menées en Irak pendant cette même période.

N°57

Syriana (2005) de Stephen Gaghan.

A Washington, l'ambitieux Bennett Holiday travaille pour une importante firme d'avocats, (le cabinet *Sloan Whiting*), chargée de favoriser en coulisses la fusion entre deux compagnies pétrolières américaines. En prenant les rênes de ce dossier, Holiday ne tarde pas à découvrir les collusions entre les barons texans de l'Or Noir et le pouvoir politique en place. Car celui-ci s'avère directement lié à une lutte de d'influence entre les deux fils d'un émir du golfe Persique préparant sa succession. Et parce que l'un d'eux, le prince Nasir, profite des conseils de l'analyste américain Bryan Woodman, à l'encontre des intérêts américains, il devient naturellement la cible des assassins de la CIA pilotés par l'agent Bob Barnes. Une évocation crue des enjeux politico-financiers de l'*Oil connection*.

N°61

Traffic (2000) de Steven Soderbergh.

Maître du film "d'action", ou de "de guerre", Steven Soderbergh s'attaque avec *Traffic* à un sujet particulièrement risqué autant que rebattu par le cinéma de ce genre. La guerre ici évoquée sévit en effet sur l'ensemble du continent américain. Schématiquement, le Nord (USA et Canada) consomme les stupéfiants, essentiellement cocaïne et héroïne, que le Sud (Brésil, Bolivie, Colombie, Mexique) produit et lui exporte. Le scénario retrace par conséquent le parcours, depuis le Mexique jusqu'aux Etats-Unis, de ceux qui permettent à la drogue de franchir la frontière à destination de la jeune étudiante de seize ans, fille de notables et consommatrice dépendante. L'absence de manichéisme rend toutefois le film intéressant. Car sans vraiment tenter une explication, il donne à constater combien l'écart flagrant de niveau de vie entre les deux continents fait que personne ne semble véritablement souhaiter une évolution de la situation et que freiner un tel trafic, relève encore largement, dans de telles conditions, de l'illusion ou des vœux pieux.

N°48 (A, B, ...F)

Le dessous des cartes (6 DVD, 2006) de Jean-Christophe Victor.

L'émission de géopolitique d'Arte, idéale pour approcher des grands enjeux internationaux contemporains. Ici : « Géopolitique et religion », « Une planète en sursis », « L'Europe, une alternative ? », « Le Moyen-Orient, pivot géopolitique », « Les États-Unis, une géographie impériale », « De l'unité de la Chine ».

N°71

Raymond Depardon cinéaste, coffret 11 DVD.

Plusieurs films sur l'Afrique (voir plus haut).

N°1

Jean Rouch. Le geste cinématographique (2005), 4 DVD.

Les films de Jean Rouch, (1917-2004, ethnologue et cinéaste de génie, inventeur du genre aujourd'hui en vogue du "docufiction" par le biais de ses premières "ethnofictions" datées des années 1950, consacrées notamment au peuple Dogon du Mali), constituent une somme d'archives visuelles et sonores uniques sur l'Afrique. Par ailleurs véritables petits bijoux pour les cinéphiles, ces œuvres représentent aussi des contes poétiques qui mettent en scène des histoires toutes simples, à la portée universelle : la chasse, le voyage, l'amour et la mort, l'apprentissage et l'amitié. Et si certains films relèvent évidemment de la tradition anthropologique pure, d'autres émergent franchement au registre de la fiction humoristique. Ce coffret, articulé en grandes thématiques, ("Ciné-Transe", "Ciné-Conte", "Ciné-Plaisir" et "Ciné-Rencontre"), permet de mieux appréhender la diversité, le formidable foisonnement de l'œuvre Rouchienne. Bienvenus, des "viatiques", ou courtes introductions, dits par Bernard Surugue, replacent succinctement chaque film dans son histoire.

N°107

Cocorico Monsieur Poulet (1974) de Jean Rouch.

Film devenu "culte" de l'ethnologue Jean Rouch, spécialiste de l'Afrique subsaharienne et cinéaste documentariste de génie, quasi inventeur dès le milieu du XX^e siècle avec ses "docu-fictions" réalisés à l'aide

des moyens techniques dérisoires, d'un genre aujourd'hui en pleine vogue. *Road movie* picaresque et poétique à travers le Niger, son mode de vie et ses croyances traditionnelles, l'intrigue n'est en réalité qu'une suite ininterrompue de rebondissements au cours de laquelle les héros forment un trio d'invraisemblables rois de la "débrouille". Lam est en effet le possesseur d'une 2CV camionnette déginglée, (véhicule Citroën, modèle AK de 1951), roulant sans freins, mais surnommée "Patience" et arborant fièrement l'enseigne "Cocorico ! Monsieur poulet". Car, flanqué de son "apprenti" Tallou, son conducteur s'en va habituellement acheter des volailles dans les villages de brousse pour les revendre ensuite à Niamey. Mais un jour, désœuvré, Damouré se joint à eux pour une "tournée" qu'il imagine tranquille et de courte durée. Las, le voyage s'éternise le long du fleuve, d'autant que, cette fois-ci, les poulets s'avèrent introuvables... Dans le coffret figurent également deux courts métrages emblématiques de l'œuvre de Jean Rouch : *Bataille sur le grand fleuve* (1951) et *Cimetières dans la falaise* (1950).

N°78

Les dieux sont tombés sur la tête – Les dieux sont tombés sur la tête ... la suite (1982 et 1989) de Jamie Uys.

Fable alter-mondialiste avant l'heure, le film narre les aventures désopilantes d'une tribu africaine vivant isolée dans l'aride désert du Kalahari, confrontée à la présence d'une bouteille de Coca-Cola vide tombée du ciel. En réalité jetée hors de l'habitacle de l'appareil par un aviateur pour le moins peu sensible au respect de l'environnement ! L'arrivée de cet objet incongru va faire naître au sein de la tribu une kyrielle de sentiments jusqu'alors inconnus : jalousie, envie, violence. Sous des allures de farce burlesque à la Buster Keaton (d'autres personnages hauts en couleurs viennent se joindre à la fête, tels que l'institutrice déprimée ou le savant maladroit), *Les Dieux sont tombés sur la tête* établit, au second degré, un parallèle étonnamment pertinent entre la nature et la civilisation. En 1989, Jamie Uys ne résiste malheureusement pas à la tentation d'offrir une suite, qui, hormis quelques séquences hilarantes, ne parvient pas à égaler la fraîcheur de l'original.

N°14

Pourquoi Israël (1972) de Claude Lanzmann.

N°12

Tsahal (1994) de Claude Lanzmann.

Deux films sur l'Etat israélien et son armée d'une figure marquante du monde intellectuel français de la fin du XXe siècle, rédacteur en chef de la revue *Les temps modernes*, qui fut le compagnon de Simone de Beauvoir dans les années 1950.

N°12

Israël et les arabes 1948-2005 (2006) de Norma Percy.

Un documentaire remarqué, pour mieux comprendre la naissance d'Israël et son histoire depuis 50 ans.

N°17

Décryptage : une analyse des représentations du conflit israélo-palestinien (2002) de Philippe Bensoussan et Jacques Tarnero.

Pourquoi le regard sur le conflit israélo-palestinien est-il porteur de passions aussi fortes ? Que savons-nous vraiment de cette lancinante guerre larvée à travers ce que nous en montrent les médias ? A l'issue de deux années d'une enquête au long cours, faite d'inlassables allers et retours entre Paris et Jérusalem, les auteurs s'essaient à décrypter les mots, les images, les commentaires, afin de parvenir à entendre pourquoi se pérennise en France, une telle résistance à tout regard critique sur ce sujet particulièrement sensible. Délibérément à contre-courant, *Décryptage* revendique ainsi, courageusement, une analyse du traitement médiatique du conflit israélo-palestinien dénonçant la nette tendance des médias français, globalement pro-palestiniens, à instrumentaliser le flot des discours et des images qui stigmatisent et, trop souvent, rendent incompréhensibles, les revendications politiques israéliennes.

N°66

Beaufort. Mai 2000, avant-poste sud Liban (2007) de Josphe Cedar.

Une fiction troublante sur les réalités de la guerre contemporaine au Proche-Orient, dans une forteresse occupée par l'armée israélienne jusqu'en mai 2000.

N°54

Lord of War (2005) de Andrew Niccol.

Une fiction très efficace et bien documentée sur les réalités contemporaines du commerce international des armes.

N°65

Blood Diamond (2006) de Edward Zink.

Une fiction militante et à gros moyens (aux conditions de réalisation bien expliquées dans le bonus) sur le commerce des diamants et les enfants-soldats durant la guerre civile en Sierra Leone en 1999.

N°20

Bosna (1994) de Alain Ferrari et Bernard-Henri Levy.

Un regard engagé tourné au cœur de la tragédie yougoslave des années 1990 (de 1992 à 1994), pour comprendre ce que l'Europe a pu laisser se dérouler à ses portes il y a un peu plus de dix ans. Et voir la guerre sur les lieux, peut-être, de ses prochaines errances balnéaires...

N°38

We feed the world. Le marché de la faim (2005) de Erwin Wagenhofer.

Un documentaire à succès sur les réalités de l'industrie agroalimentaire mondiale, et les conséquences économiques, humaines et environnementales de nos modes de consommation. Dans l'esprit des ouvrages de Jean Ziegler sur le droit à l'alimentation (notamment *L'empire de la honte*, 2006).

N°43

Le monde selon Monsanto (2008) de Marie-Monique Robin.

Une enquête sévère sur les méthodes et objectifs de l'une des plus grandes multinationales américaines des secteurs chimiques et agroalimentaire, des herbicides aux OGM. Soutenu par Nicolas Hulot, un documentaire qui a participé du débat politique sur ces questions.

N°47

Le cauchemar de Darwin (2004) de Hubert Sauper.

Récompensé de nombreux prix, un documentaire de création réalisé sur les bords du lac Victoria, qui croise les désordres engendrés par l'introduction de la perche du Nil et les autres conséquences de la mondialisation (trafic d'armes, pauvreté...). Fortement remis en cause sur des éléments empiriques et factuels, le réalisateur a gagné une procédure en diffamation : http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Cauchemar_de_Darwin

N°30

Kilomètre zéro (2005) de Hiner Saleem.

Tragi-comique, une fiction touchante et qui donne à penser sur les relations entre kurdes et irakiens au cours de la guerre Iran-Irak de 1988, par un écrivain et cinéaste kurde réfugié en Europe.

N°32

Route one USA (1989) de Robert Kramer.

Par l'un des grands documentaristes engagés américains, une réflexion de plus de 4 heures sur l'identité des Etats-Unis, tout au long des 5.000 kilomètres de la côte Est. Voir par exemple : http://www.arkepix.com/kinok/DVD/KRAMER_Robert/dvd_routoneusa.html

N°28

Cahiers de Medellin (1998) de Catalina Villar.

Pour changer de regard sur les jeunes issus des quartiers pauvres des grandes villes du sud, un documentaire sur de jeunes lycéens décrivant leur vie et leurs attentes, avec un étonnant professeur, dans la capitale colombienne de la drogue.

N°55

Les cerfs-volants de Kaboul (2008) de Marc Foster.

Les Cerfs-volants de Kaboul, adaptation du premier roman et best-seller (Grand Prix des lectrices du magazine *Elle* en 2006) de l'écrivain américain d'origine afghane Khaled Hosseini, offre en toile de fond son intrigue romanesque, une plongée dans l'histoire dramatique de l'Afghanistan au tournant du troisième millénaire. Fils unique d'un riche entrepreneur afghan, Amir gagne un combat annuel de cerfs-volants avec l'aide de son fidèle ami Hassan, le fils du domestique. Pourtant, le même jour, un jeune du quartier viole ce dernier, qu'il méprise en raison de son origine ethnique. Amir, assiste de loin à la scène mais n'ose pas s'interposer. Un an plus tard, (1979), lorsque l'armée soviétique envahit leur pays, Amir et son père se réfugient aux États-Unis. Les années passent sans occulter le souvenir. Or en 2000, Amir, devenu écrivain, rongé de remords, revient dans ce pays natal martyrisé par une autre guerre pour tenter de sortir le fils d'Hassan d'un orphelinat délabré, où il croupit depuis l'assassinat de ses parents par les talibans.

N°56

Un cœur vaincu (2007) de Michael Winterbottom, 2007.

Le 23 janvier 2002, le monde entier est choqué par l'image d'un journaliste américain décapité devant la caméra par des extrémistes pakistanais. Daniel Pearl, superviseur du *Wall Street Journal* pour l'Asie du Sud Est, enquêtait au Pakistan sur un dénommé Richard Reid, activiste et vendeur d'armes. Il a été kidnappé le jour même après qu'un entremetteur l'ait mis en relation avec un témoin d'importance. Cette mort tragique, la confiance de son époux dans le pouvoir de la presse, conduisent sa femme Marianne à écrire *A Mighty Heart : the Brave Life and Death of my Husband Danny Pearl*. Dans cet ouvrage, elle retrace les circonstances du drame et ses efforts pour identifier les assassins. Enceinte de six mois à l'époque des faits, elle écrit également pour que son fils Adam connaisse un peu mieux ce père qu'il ne rencontrerait jamais. Le film retrace cette quête.

N°46

Veillées d'armes. Histoire du journalisme en temps de guerre (1994) de Marcel Ophuls.

Entre la fin du mois de décembre 1992 et le début de l'année 1993, Marcel Ophuls décide de se rendre à Sarajevo, (au coeur du conflit opposant Musulmans serbo-croates, Croates catholiques et Serbes orthodoxes), dans la capitale de la Bosnie-Herzégovine, ex-province yougoslave et petite république récemment déclarée indépendante par la Communauté Européenne, alors assiégée par l'armée serbe. Son but, réaliser un film sur ceux qui rendent compte au monde entier de cette guerre ethnique : photographes, reporters de télévision, cameramen, journalistes en presse écrite, présentateurs "starisés" des JT de passage éclair sous les bombardements, et ce de quelque nationalité qu'ils soient. Marcel Ophuls observe et recueille le témoignage de ceux qui fournissent notamment toutes ces "images d'actualité" qui deviendront demain des images d'archives historiques comme le sont devenues, par exemple, les images de la Première guerre mondiale, le premier conflit filmé. Il s'interroge avec eux sur le traitement de l'actualité par les médias, dans un monde d'images surabondantes et, nécessairement, sur l'éthique de la profession. L'enquête confronte ainsi avec humour et pugnacité des interrogations essentielles sur la vérité et les pièges de l'information-spectacle, comme ceux de la grandeur et de la misère de toute mise en scène par caméra interposée, des "actualités" au cinéma proprement dit.

N°73

L'aventure MSF (2006) de Patrick Benquet.

L'histoire des trente-cinq premières années de l'une des plus célèbres ONG humanitaires du monde.

N°9

Algérie(s) (2002) de Thierry Leclère, Malek Bensmaïl, Patrice Barrat.

Deux ans d'enquête, interviews et archives, pour approcher des raisons du conflit intérieur algérien de la fin des années 1990, responsable de près de 150.000 victimes.

N°25 (A, B)

Le Rêve de Sao Paulo (2004) Romances de terre et d'eau (2002) de Jean-Pierre Duret et Andréa Santana (DVD 2006).

Deux documentaires remarquables sur les paysans sans terre du Nordeste du Brésil, leurs modes de survie et leurs rêves de la grande ville. Une critique :

http://arkepix.com/kinok/DVD/DURET_Jeanpierre/dvd_romances_saopaulo.html

N°58

Fahrenheit 9/11(2004) de Michael Moore.

Documentaire réquisitoire contre G.W Bush, palme d'or à Cannes en 2004, fortement critiqué par certains, comme les autres films de l'auteur, mais qui a le mérite d'interpeller.

En ce sens : <http://archive.filmdeculte.com/film/film.php?id=862>

N°24

Le Système Poutine (2007) de Jean-Michel Carré et Jill Emery.

Lorsqu'il est nommé premier ministre par Boris Eltsine, en Août 1999, Vladimir Poutine est inconnu du grand public. Moins d'un an plus tard il est élu président avec 52 % des voix et fait de sa réélection, en 2004, un véritable plébiscite. En quelques années il réussit malgré les guerres, la corruption et les atteintes aux libertés à se faire aduler. Désormais à la tête d'un impressionnant réseau politique et financier, (avec ses seuls avoirs dans Gazprom, il contrôle personnellement 30 % de l'approvisionnement en gaz de l'Europe), qui est véritablement Vladimir Poutine ? Est-il l'instrument ou le maître d'œuvre d'un système qu'il a mis en place ? Qui est ce président plébiscité par la majorité de la population russe ? S'agit-il d'une "présidence impériale" ou d'une "démocratie présidentielle" autoritaire ? Poutine l'autocrate représente-t-il une continuité ou un changement ? *Le système Poutine* de Jean-Michel Carré et de Jill Emery essaye cette analyse complexe. Pour ce faire les cinéastes remontent aux origines du personnage, questionnent son adolescence, suivent l'itinéraire de cet homme de l'ombre formé par le KGB. Poutine a en effet patiemment gravi les marches du pouvoir, mettant en place des réseaux de contrôle extrêmement puissants. Son ascension politique recoupe de manière éclairante trente années d'histoire russe.

N°21

Eux et moi suivi de Le ciel dans un jardin (2005) de Stéphane Breton.

Les doutes et surprises d'un jeune anthropologue filmant lui-même ses rencontres, contacts et déboires à la rencontre des Papous des hautes terres de l'Irian Jaya (Nouvelle-Guinée indonésienne). Une réflexion iconoclaste sur la démarche ethnologique et l'altérité, en passe de devenir classique.

N°109

L'enfant sauvage (1970) de François Truffaut.

Où se situe la frontière entre la nature et la civilisation ? L'homme est-il naturellement bon et sociable ? Les Philosophes des Lumières se passionnent pour le sujet. Presque deux siècles plus tard François Truffaut s'est inspiré du mémoire scientifique du docteur Itard, (dont il incarne le personnage à l'écran), pour raconter l'histoire du "sauvetage moral" d'un "idiot irrécupérable" aux yeux de ses confrères, pourtant comme lui parfaitement contemporains de la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen. Dans l'été 1797 des paysans capturent, dans une forêt de l'Aveyron, un enfant sourd et muet, hirsute et nu, marchant à quatre pattes, et qui se nourrit de glands et de racines. Cet "enfant sauvage" est emmené à Paris, à l'Institut des sourds-muets où il devient un objet de curiosité pour les visiteurs. Son directeur, le professeur Pinel veut rapidement l'envoyer à l'asile de fous de Bicêtre. Jeune médecin au sein de l'institution, le docteur Itard obtient cependant la garde de l'enfant. Dans sa maison, avec le concours de sa gouvernante, Madame Guérin, il entend en effet expérimenter une pédagogie d'avant-garde pour tenter de tirer "Victor de l'Aveyron" de sa nuit... et d'une manière finalement ambivalente tenter de le faire accéder (enfin ?) à l'humanité.

N°127

1860-1910-1960. Quand la Savoie fête la France (2010) de Olivier Pasquet.

Réalisé à l'occasion du cent cinquantième anniversaire du rattachement de la Savoie à la France, une réflexion sur la mémoire et la portée des commémorations de cet événement unique dans l'histoire française, en compagnie de trois historiens spécialistes de l'histoire savoisiennne (dont un enseignant de la FDE...).

N°3

Claude Lévi-Strauss (2005) de Pierre Beuchot.

Un portrait du célèbre anthropologue et intellectuel français, décédé en novembre 2009, et largement fêté avant sa disparition : <http://www2.cnrs.fr/presse/journal/4105.htm>

N°4

Le siècle de Claude Lévi-Strauss (1974 et 2008) de Marcelo Fortaleza Flores et Jean-Claude Bringuier.

Un premier film qui revient sur les mémoires croisées, par l'anthropologue et par les indiens étudiés, du premier voyage de Lévi-Strauss en Amazonie. Un second constitué d'un entretien avant l'entrée de ce dernier à l'Académie française en 1974.

N°5

Paul Ricoeur, Philosophe de tous les dialogues (2008) de Caroline Reussner.

Philosophe et chrétien, Paul Ricoeur (1913-2005) est un auteur marquant de la réflexion sur la mémoire, l'histoire, l'éthique, et l'un des grands intellectuels français de la fin du XXe siècle. Un portrait et une introduction à son œuvre.

N°7

Raymond Aron - Spectateur engagé (2006) de Jean Cazenave.

Sur la base d'entretiens réalisés en 1980, illustrés par de très intéressantes archives sur l'histoire du siècle depuis les années 1930, un portrait du philosophe, sociologue, théoricien des relations internationales et intellectuel français Raymond Aron (1905-1983), incontournable pour comprendre la France de cette période, que l'on a un temps opposé à Jean-Paul Sartre, et qui a pu apparaître comme l'incarnation d'une certaine pensée libérale.

N°6

René Girard, la violence et le sacré (2006) de Annie Chevallay, Pierre-André Boutang, Benoît Chantre.

Un portrait d'un penseur difficile à situer, tour à tour anthropologue de la violence et du religieux, théoricien de la littérature qu'il a enseigné toute sa carrière aux Etats-Unis, et célèbre pour ses théories notamment du bouc émissaire ou du triangle amoureux. Né en 1923 il est entré à l'Académie Française en 2005.

N°2

Regard sur Edgar (2004) de Samuel Thomas.

Né en 1921, le sociologue Edgar Morin, inventeur de la « pensée complexe » ou « dialogique » explique les grandes préoccupations de son travail, l'un des plus novateurs de notre époque. Le site de l'auteur du film avec des extraits par thèmes, concepts : <http://samuelthomas.wordpress.com/>

N°8

Toni Negri. Des Brigades Rouges à ATTAC (2004) de Pierre-André Boutang et Annie Chevallay.

Trois heures de portrait d'une figure légendaire et discuté de l'extrême gauche, philosophe né en 1933, condamné à trente ans de prison en Italie, ayant purgé une partie de peine. Une pensée toujours écoutée dans la mouvance alter mondialiste ou l'ultra-gauche.

Détails biographiques et liens : http://fr.wikipedia.org/wiki/Toni_Negri

N°83

Paris. Histoire et architecture (2009) de Richard Copans et Stan Neumann.

Vers 1800, Paris étouffe dans ses structures héritées du Moyen-Age. Pourtant, en quelques décennies, la ville devient la capitale du XIX^e siècle. Ce documentaire, réalisé d'après les travaux de l'historien d'art François Loyer, est une analyse fine de cette transformation qui a fait de Paris une ville moderne. Le film cherche sans cesse à comprendre la trame du tissu urbain dans lequel vivent les Parisiens d'aujourd'hui. Et au cours de cette traversée, on découvre un Paris différent de l'image que l'on se fait habituellement de la ville haussmannienne : une cité conçue comme un gigantesque décor, avec ses effets de trompe-l'œil et de perspectives et qui, malgré sa croissance vertigineuse, a su garder sa cohérence.

N°80

Architectures (2007), coffret intégral des documentaires d'Arte.

Une collection documentaire de 35 films de 26 minutes. La collection *Architectures* d'ARTE est une référence mondiale du documentaire d'architecture. Par delà les modes éphémères et les tendances volatiles, elle a permis de constituer, sur dix ans, dans une remarquable continuité, un corpus inégalé d'authentiques "leçons d'architecture". Une occasion unique de se lancer dans un véritable tour du monde de la culture architecturale.

Ajouts 2012 : numéros 127 à 161

N°127

French connection (1971) de William Friedking.

Lors de sa sortie sur les écrans le film — polar violent et efficace — connaît un succès populaire mondial. Il est vrai que le thème colle à une époque où la jeune génération américaine de la contre-culture ne cache pas son goût pour la consommation effrénée de stupéfiants en tous genres tandis que le commerce de telles substances induit des profits colossaux pour une pègre aux ramifications internationales avérées. En l'occurrence la police américaine enquête sur un trafic de drogue en provenance de France. Deux policiers, Jimmy Doyle et Buddy Rosso, sont dépêchés sur cette affaire et sommés par leur hiérarchie de démanteler le réseau. A l'issue de nombreux rebondissements les enquêteurs remontent la filière dont le grand patron, un Français, lui échappe au dernier moment. Le grand morceau de bravoure de l'œuvre, « oscarisée » en 1971, est une longue scène de folle poursuite tournée avec un réalisme saisissant dans le métro new-yorkais.

N°128

Le voleur de bicyclette (1948) de Vittorio de Sica.

Antonio Ricci trouve un travail de colleur d'affiches à la condition de posséder un vélo. Il revend ses maigres biens pour en acquérir un, mais on le lui vole. Il part à la recherche du voleur et, péniblement, retrouve un homme encore plus pauvre que lui. Il abandonne alors ses poursuites et s'en va à son tour dérober une bicyclette avant de se faire prendre pour ce larcin. En 1948, le Voleur de bicyclette symbolise la quintessence du « néoréalisme » italien, alors en pleine gloire après la sortie des films *Rome, ville ouverte* et *Paisà* de Rossellini. Tourné dans la rue, avec des acteurs non professionnels, il a longtemps fait figure de quasi reportage — un semi-documentaire — sur l'Italie de l'après-guerre. Les militants du Parti communiste lui reprochant d'ailleurs de ne pas proposer de solution au chômage et de se complaire à montrer un visage sombre de la société italienne contemporaine. Aujourd'hui, dans un tout autre contexte, le spectateur s'avère davantage sensible à l'histoire d'un homme poursuivi par le destin, qui s'enfoncé inexorablement dans un cauchemar sans fin, sous le regard d'un enfant jouant le rôle de sa conscience. Le *Voleur de bicyclette* est pour ainsi dire devenu le film par excellence des victimes, des vaincus, des « losers » écrasés par des règles du jeu qui leur échappent, éternels condamnés à la solitude, à l'échec, à l'impuissance : un chef d'œuvre !

N°129

La dolce vita (1960) de Federico Fellini.

Marcello, jeune journaliste autant que *paparazzi*, (le terme provient d'ailleurs du film où l'un des journalistes se dénomme Paparazzo !), est à l'affût de ragots « people » pour sa revue à scandales. Ses virées nocturnes dans Rome le font inlassablement arpenter les recoins où la faune oisive de la capitale italienne goûte avec délice la vie fastueuse et décadente de la grande bourgeoisie romaine. En vrac, car le film semble constitué d'une suite de scénettes malgré la grande rigueur de sa composition, il passe la nuit chez une prostituée, sa fiancée tente de se suicider, il est fasciné par une star scandinave, son père fait une crise cardiaque chez une entraîneuse, son ami Steiner se donne la mort après avoir assassiné ses enfants... Malgré tout la vie continue. Car Marcello sombre lentement, mais avec une lucidité morbide dans cette débauche qui n'est que l'envers du désespoir. Lors de sa sortie *La Dolce Vita* a immédiatement déchaîné les passions et, malgré les accusations virulentes portées à son

encontre par les parangons de vertu d'alors le film est cependant devenu l'emblème du génie « fellinien », abordant la société avec un regard cru tout à fait nouveau pour son époque, sans mystères, sans jugements de valeurs ni tabous.

N°130

Etre et avoir (2002) de Nicolas Philibert.

Au cœur de l'Auvergne un car de ramassage scolaire file à travers la campagne enneigée et conduit le spectateur dans une école typique de bien d'autres écoles de la campagne française, constituées d'une « classe unique ». Monsieur Lopez en est l'instituteur au milieu d'une douzaine d'enfants, tous âges confondus, de la maternelle au CM 2. De décembre à juin, au fil des saisons, le film montre le quotidien de cette classe : Jojo, Nathalie, Julien, Olivier et les douze petits « héros » gravitant autour de l'instituteur créent des situations tantôt drôles, tantôt graves, voire dramatiques, mais toujours émouvantes et difficiles à résumer. Le film évoque ainsi le mystère de la transmission du savoir et, dans le même temps, la difficulté de grandir. Certes le propos de l'auteur a parfois attiré les foudres d'une partie du corps enseignant puisque « le maître d'école », alors à un an et demi de la retraite, pratique dans sa classe un enseignement assez traditionnel. Georges Lopez montre toutefois un dévouement sans faille, un amour véritable de son métier, une véritable attention différenciée à chacun de ses élèves. Et c'est cela, sans nul doute, qui a contre toute attente pour une œuvre documentaire, autorisé le formidable succès populaire du film.

N°131

Ressources humaines (2000) de Laurent Cantet.

Frank a réussi : il s'est extirpé du milieu ouvrier, a fait des études à Paris, a obtenu un diplôme en économie avant de revenir chez ses parents, dans sa petite ville natale, pour suivre un stage dans l'entreprise où son père est ouvrier. Il fait naturellement la fierté de sa famille et à l'usine, apprécié du patron, a gagné sa place parmi les « cols blancs ». En qualité d'adjoint au DRH il prépare un plan de restructuration de l'entreprise en vue d'introduire la semaine de 35 heures. Toutefois, devant la méfiance des syndicats, Frank propose à sa direction une consultation du personnel. Puis, pour exploiter l'enquête, ayant besoin d'un ordinateur disponible, il se sert sans autorisation de celui de son supérieur. Par hasard il y découvre le plan de restructuration élaboré par ses soins, mais astucieusement remanié dans le but évident de justifier des licenciements, dont celui de son père. Furieux le futur cadre prometteur décide alors de changer de camp. Après avoir divulgué le document confidentiel, il est remercié par la direction et participe à l'occupation de l'usine avec les syndicalistes. Or, contre toute attente, son père lui reproche cet engagement compromettant un avenir pour lequel il a trimé des années durant, payant les études de son fils afin qu'il puisse mener une vie meilleure que la sienne. Tragique sur fond de crise sociale et économique, la confrontation entre le père et le fils devient inévitable !

N°132

Farrebique (1946) de Georges Rouquier.

Farrebique, c'est le chant du quotidien qui se mêle à la symphonie des saisons à l'époque charnière de l'entame de la seconde moitié du XX^e siècle, au moment où la modernité fait

irruption au tréfonds des campagnes françaises. Pendant un an, Georges Rouquier a en effet partagé l'existence en vase clos d'une famille paysanne de L'Aveyron, dans le Rouergue, afin de tenter de transcrire sur la pellicule ses peines et ses joies au cours de ces quatre saisons symboliques du cycle ancestral de la vie. Avec ce film mi-œuvre documentaire mi-œuvre de fiction, (puisque les acteurs, non professionnels, jouent leur propre rôle), le cinéaste livre une espèce de poème bucolique : alors que dans la nature un lapin détaille dans la neige, qu'un ver de terre se trémousse dans les sillons labourés, que les jonquilles éclatent, des choses sérieuses se passent chez les humains. Les premières images du film s'attardent sur les fissures qui lézardent les murs de la vieille ferme de Farrebique. « *Cette maison, il faudra bien la refaire* », constate le grand-père. C'est autour de cette modeste intrigue que s'articule le récit, rythmé par les événements et les petits drames du quotidien depuis l'installation de l'électricité quand arrive la neige, à la naissance d'un enfant alors que s'éveille la terre, la menace de l'orage, l'accomplissement de la moisson et l'amour naissant qui répond à la mort. *Farrebique* ne raconte rien d'autre ! Un film poignant, admiré pour sa beauté plastique autant que pour sa richesse de document ethnologique par les plus grands cinéastes, depuis plus d'un demi siècle.

N°133

Le ruban blanc (2009) de Michael Haneke.

L'intrigue de ce film à l'image aussi léchée que glaciale se déroule à la veille de la Première Guerre mondiale dans un village d'Allemagne du Nord offrant un microcosme parfait de la société prussienne contemporaine, rurale, figée dans sa hiérarchie rigoureuse entre instances de pouvoir — le baron, le pasteur, l'instituteur, le médecin — et monde paysan. A la violence sourde des rapports sociaux, répond une terrifiante violence intra-familiale, la misogynie générale et la dureté d'une éducation dont le socle est l'humiliation. Les notables agissent en effet en véritables chefs de village et jouissent du même pouvoir absolu au sein de leurs propres familles. En l'occurrence Herr Vater — le père tout-puissant — attache les mains de son fils de treize ans pour dompter sa libido naissante. Il abuse de sa fille adolescente dans le même temps qu'il noue un ruban blanc au bras de sa progéniture pour rappeler à tous leur devoir de pureté. Comme dans ses précédents films Michael Haneke explore ici inlassablement les ressorts de la perversité. Au premier chef celle, monstrueuse, qui permet de faire le mal au nom du bien. Car ce que les adultes filmés par Haneke donnent à la jeune génération, dans son souci d'éducation à vertu édifiante, n'est-ce pas malheureusement une connaissance profonde, intime, presque irrémédiable du Mal ?

N°134

La bataille du rail (1945) de René Clément.

Sans cesse hésitant entre documentaire et fiction, (beaucoup d'images de sabotages sont en réalité tirées d'archives de guerre réelles), le film présente d'abord l'activité de la Résistance-Fer entre 1940 et 1944, faite de prise en charge de voyageurs clandestins, de distributions de tracts, de destruction de matériel ferroviaire, d'attentats, etc., et leur conséquence trop souvent dramatique sous la forme d'exécutions sommaires d'otages. Puis il raconte comment cheminots et maquisards bloquent le convoi allemand « *Apfelkern* » affrété pour le ravitaillement du front de l'Atlantique après le Débarquement allié de Normandie. Produit par la Coopérative générale du cinéma français, officiellement présenté par des réseaux de résistance (Résistance-Fer et Ciné-Union), cautionné par le Conseil National de la Résistance

et l'appui technique de la S.N.C.F., le film se veut en 1946 le témoin direct d'une lutte à peine achevée et reste d'ailleurs considéré depuis sa sortie sur les écrans comme l'un des documents incontournables sur « l'aventure » de la Résistance. Malgré son hésitation entre le témoignage objectif et l'épopée lyrique, le thème du don de soi, l'extraction populaire des héros anonymes, l'absence d'acteurs connus, le gris lisse de la photo ont pu faire penser que René Clément inaugurait là, à l'époque, un néoréalisme à la française. Aujourd'hui demeure un témoignage historiographique singulier, à visionner au second degré. Celui d'un documentaire daté autant qu'éminemment partisan, sur le plan politique, affecté à l'édification dans l'opinion de l'immédiat après-guerre du mythe jusqu'à nos jours durable d'une France résistante. Face à des Allemands bornés et finalement stupides, l'ensemble du peuple du rail n'a-t-il pas fait front de manière unanime ? A côté de travailleurs bien organisés, mus par un idéal politique partagé sans exception, en tout point symbolique d'une France dont la résistance héroïque explique presque à elle seule la victoire — les bombardements alliés et le débarquement de leurs troupes sur le vieux continent sont passés sous silence ou presque — même le maquis où les mouvements de la gauche communiste ne détiennent pas l'exclusive semble ainsi ne présenter qu'une efficacité relative. Rétrospectivement édifiant !

N°135

La bande à Bader (2008) de Uli Edel.

Le film de Uli Edel, basé sur le livre éponyme de Stefan Aust, retrace les premières années de l'organisation révolutionnaire d'extrême-gauche ouest-allemande « Fraction Armée Rouge » (RAF), de loin le groupe terroriste le plus actif dans l'Allemagne de l'Ouest d'avant la réunification de 1989. Le groupuscule a en effet sévi avec une extrême violence en RFA, de 1967 à 1998, même si le film ne s'intéresse qu'à la première génération de ses membres, soit celle de ses fondateurs historiques, de 1967 à 1977. A l'instar de la jeunesse du monde entier qui, à la fin des années 60, entend notamment protester contre la guerre du Vietnam, Andreas Baader, Ulrike Meinhof et Gudrun Ensslin entraînent un petit nombre de compagnons radicalisés dans une guerre totale contre l'impérialisme américain soutenu par les membres de l'establishment allemand — dont certains ont un passé nazi — qu'ils perçoivent comme le nouveau visage du fascisme. Leur objectif est de créer une société plus humaine. Mais contrairement à ce qui a pu se passer en France en mai 1968, par exemple, les acteurs de ce groupe se laissent emporter dans leur action, jusqu'à suivre un entraînement militaire en Jordanie aux côtés des Palestiniens engagés dans la guerre israélo-palestinienne et mènent nombre d'actions terroristes afin de se faire entendre. Après avoir en pleine guerre froide, instrumentalisés par le Bloc de l'Est, ébranlé les fondements mêmes d'une démocratie ouest-allemande encore fragile, les meneurs de cette première génération sont arrêtés et incarcérés avant de se donner la mort, en 1972, à l'issue de leur procès. Une page dramatique de l'histoire européenne de la fin du XX^e siècle.

N°136

Tsar (2009) de Pawel Louguine.

1565. Ivan le Terrible, tsar de Russie, subit une défaite dans la longue guerre qui l'oppose à la Pologne. Il ne voit autour de lui que trahison. Pour lutter contre les traîtres, il crée une garde personnelle, « les Chiens du tsar », dont le signe de reconnaissance est une tête de chien accrochée à leur selle. « Les Chiens du tsar » plongent la Russie dans un bain de sang. Effaré, le métropolitain — le chef de l'Eglise russe — se réfugie dans un monastère. Ivan le Terrible

croyant comprendre et interpréter les signes, voit le Jugement dernier approcher. Il envoie alors chercher Filipp, son ami d'enfance, supérieur du monastère des îles Solovki, et le sacre métropolite. Ce dernier, en tentant de sauver les innocents de la cruauté du tsar, combat de plus en plus le pouvoir. S'affrontent alors deux visions du monde que tout oppose avec force et violence, fracassant la morale, la justice, Dieu et les hommes. Cette fresque ample et massive, portée par des acteurs d'une solidité à toute épreuve, renvoie face à face pouvoir et religion dans la Russie archaïque. Grâce à ce film Louguine souhaite en effet démythifier Yvan le terrible et son gouvernement de fer, une figure historique ambivalente mais qui, de Lénine à Poutine représente plus que jamais une référence politique récurrente en Russie et, de même, fascine toujours autant une partie du monde.

N°137

Katyn (2009) de Andrzej Wajda.

Après l'invasion simultanée de la Pologne par les Allemands à l'Ouest et par les Soviétiques à l'Est — en septembre 1939 — la police soviétique massacre en secret, lors du printemps suivant, des milliers de prisonniers de guerre polonais. Mais les plus grands charniers ne sont découverts qu'en 1943 dans la forêt de Katyn, au gré de l'avancée des troupes allemandes. Afin de camoufler ce crime de guerre Staline engage alors une vaste campagne de désinformation rejetant la responsabilité du massacre sur ses anciens alliés. Immédiatement on « tourne » dans chaque camp des films de propagande parfaitement opposés : ceux de la propagande hitlérienne anti-communiste et ceux de la propagande soviétique anti-fasciste. Dans une Pologne occupée, des milliers de familles cherchent alors à comprendre ce que sont devenus leurs proches à l'image des trois protagonistes principales du film, Anna et sa fille Veronika qui tentent de retrouver leur mari et père, capitaine de l'armée de terre, et Agnieszka pareillement sans nouvelles de son frère, pilote de chasse. Peu à peu la terrible vérité se dessine, malgré la permanence du mensonge d'Etat jusqu'à la reconnaissance officielle et tardive de ce massacre, en 1990, par le président russe Gorbatchev. Katyn s'avère donc un film sur le devoir de mémoire et à ce titre l'œuvre peut-être la plus personnelle du cinéaste Andrzej Wajda puisque, comme beaucoup de Polonais, il y dénonce le crime qui l'a privé de son propre père.

N°138

Les camarades (1963) de Mario Monicelli.

Une usine de tissage, à Turin, à la fin du XIX^e siècle : pour les ouvriers qui vivent dans des taudis, ce sont quatorze heures de dur labeur quotidien. Un jour un vieil homme se prend la main dans les rouages d'une machine. Ses camarades organisent une collecte, puis se rendent en délégation chez le directeur pour dénoncer les dangereuses conditions de travail. Mais les délégués ne sont reçus que furtivement par le chef du personnel et les ouvriers décident alors, en guise de représailles, d'actionner la sirène marquant la fin du travail. Leur entreprise échoue alors qu'arrive dans la ville, venant de Gênes, le professeur Senigaglia. Celui-ci convainc les ouvriers de la nécessité d'une lutte organisée et de l'emploi d'une arme redoutable. La grève est décidée. Mais après l'échec de négociations la direction de l'usine fait appel à des briseurs de grève et une violente bagarre, aux conséquences dramatiques, éclate entre ceux-ci et les grévistes. Puis, la troupe intervient pour briser la tentative d'occupation de l'usine. Vaincus, les ouvriers reprennent le travail, tandis que leur « meneur » est conduit en prison. Après avoir été plusieurs fois primé et loué par la critique, le film a

pourtant partout connu un échec commercial cuisant lors de sa sortie. Or, si les grandes fresques sociales ne font pas recette dans le monde du cinéma des années 1960, l'œuvre n'a pas vieilli et laisse à voir aujourd'hui un singulier propos, à mi-chemin entre le pur documentaire sur la condition ouvrière contemporaine de la Révolution industrielle et la reconstitution néo-réaliste d'un univers ouvrier « à la Zola ».

N°139

Danton (1982) de Andrzej Wajda.

Paris, printemps de l'An II (1794). La France est plongée depuis septembre 1793 dans la Terreur. Danton, célèbre député montagnard et l'un des *leaders* de la Révolution, revient à Paris dans l'espoir de mettre un terme à la dictature. Mais il se heurte au Comité de Salut Public, le gouvernement révolutionnaire collégial dirigeant la France, dominé par les personnalités de Robespierre et de Saint-Just. Danton trouve néanmoins des appuis parmi les députés à la Convention. Notamment Desmoulins, le journaliste qui, dans son journal *Le Vieux Cordelier*, lance attaque sur attaque contre le gouvernement ; ou encore Delacroix et Philippeaux. Dans la nuit du 9 au 10 germinal an II (29-30 mars 1794) le Comité de Salut Public, en accord avec le Comité de Sûreté Général chargé de la police et de la justice, décrète toutefois d'arrestation les quatre députés. Robespierre en personne vient même défendre à la Convention le décret d'arrestation qui est finalement voté à l'unanimité. Danton et ses compagnons, pourtant figures incontestables de la révolution et « amis du peuple » sont jugés sommairement, puis guillotins à l'issue d'un procès en tous points inique et bâclé, le 16 germinal an II (5 avril 1794). Le film d'Andrzej Wajda, sans doute l'une des meilleures reconstitutions historiques consacrés à la Révolution française, respecte dans ses grandes lignes les événements historiques et parvient surtout à restituer avec justesse l'ambiance délétère de cette époque trouble. Mais à sa sortie sur les écrans, il n'a échappé à personne combien le réalisateur, par ailleurs icône de la résistance polonaise au pouvoir communiste, évoquait en filigrane de l'opposition de Danton à Robespierre celle, parfaitement contemporaine en 1982, de Lech Walesa — le leader du syndicat *Solidarnosc* — au général Jaruzelski, bourreau du mouvement populaire né deux ans plus tôt dans les chantiers navals de Gdansk.

N°140

Citizen Kane (1941) de Orson Welles.

L'un des films mythiques de l'histoire du cinéma, affublé de tous les superlatifs lors de sa sortie aux USA, en 1941, par une critique conquise tant pour l'originalité de son scénario à tiroirs que pour les trouvailles techniques de son jeune réalisateur et metteur en scène — de 24 ans ! — le génial Orson Welles. L'histoire : en 1940 Charles Foster Kane, un célèbre magnat de la presse américaine, meurt dans son manoir somptueux baptisé Xanadu en prononçant dans un dernier souffle le mystérieux mot « *Rosebud* », (bouton de rose en français). Les traits essentiels de la vie de Kane sont rappelés par les actualités cinématographiques. Sous les ordres de son directeur d'agence, le journaliste Thompson doit faire la nécrologie de Kane et pour trouver un angle intéressant, il tente de comprendre le sens de ce mot énigmatique prononcé par ce dernier sur son lit de mort. Pour cela, il consulte les mémoires de Thatcher, à qui la mère de Kane l'avait confié pour parfaire son éducation. Puis il interroge ensuite tous ceux qui ont connu Kane, tels Bernstein qui contribua au succès de *l'Inquirer*, le premier journal de Kane ; Leland, ami de Kane avant d'être démi de son poste

de chroniqueur dramatique à *l'Inquirer* ; Susan-Alexander, la seconde épouse de Kane ou encore Raymond, le majordome de Xanadu. Thompson va ainsi peu à peu découvrir au travers de tranches de vie qui était cet étrange citoyen Kane, symbole de la grandeur et de la décadence du rêve américain.

N°141

L'enfant (2005) de Jean-Pierre et Luc Dardenne.

En dépit de son réalisme social épuré et de son traitement quasi documentaire, *L'Enfant* offre l'histoire d'une rédemption. Près de Liège en Belgique, Sonia, jeune fille de 18 ans, vient d'accoucher d'un bébé en l'absence de son compagnon, Bruno. Celui-ci, à peine plus âgé que Sonia, est le chef d'une bande de gamins qui volent pour lui, tandis que sa compagne survit grâce aux allocations sociales. Immature, Bruno, d'abord fier d'être père, doit bientôt trouver plus d'argent. Il se livre à la mendicité avec le bébé, puis décide, à l'insu de Sonia, de vendre son enfant à un réseau d'adoption illégale. Repentant, il récupère le bébé, mais doit rembourser les trafiquants. Rejeté par Sonia, contraint de gagner toujours plus, il multiplie les risques lors de vols à l'arraché. Poursuivi, il se jette dans l'eau glaciale d'un canal avec l'un des gamins qui manque d'y trouver la mort. Prenant conscience de sa déchéance, il se rend à la police. En prison, il reçoit la visite de Sonia prête à la réconciliation. L'un des chefs d'œuvres — palme d'or au Festival de Cannes en 2005 — proposés par les frères Dardenne dans leur quête cinématographique inlassable des différentes formes de l'indéniable violence sociétale du monde occidental contemporain.

N°142

Adieu Gary (2009) de Nassim Amaouche.

Samir revient dans sa cité ouvrière à sa sortie de prison. Mais la cité n'a plus d'ouvrière que le nom puisqu'elle a été désertée par l'usine qui en faisait battre le poulx. Dans la ville fantôme errent une galerie de spectres écorchés par la vie : Francis, licencié économique ; Maria, qui offre sa peau pour des test de crèmes médicales ; Nejma serveuse de bar ; Hicham le frère de Samir, magasinier d'une grande surface soumis à des méthodes de travail avilissantes ; Abdel qui trône sur un business illicite ; José qui rêve de son père en regardant les vieux films de Gary Cooper en boucle à la télé. Loin de tout moralisme *Adieu Gary* embrasse pléthore de sujets de société distillés par petites touches subtiles. Le père et son fils unis dans le même désœuvrement, l'aliénation par le travail, l'abêtissement par les jeux vidéos où Icham qui rêve d'un retour au bled qu'il n'a jamais connu s'amuse à « dégommer » un maximum de terroristes arabes dans la peau des bons soldats américains, les petits « *business* » qui suivent un circuit immuable, l'ennui intergénérationnel qui frappe du vieil homme aux jeunes amorphes assis au bord de la route, la mosquée qui s'implante et prospère sur les décombres de l'abandon républicain, seul lieu animé vecteur de sens là où le lien associatif a été dissous.

N°143

La victoire en chantant (1976) de Jean-Jacques Annaud.

Échec commercial patent lors de sa sortie en salles, également sous-titré *Noirs et Blancs en couleur* le premier long-métrage de Jean-Jacques Annaud a été initialement victime d'un profond malentendu de la part d'un public français alors peu enclin à faire face aux spectres

de son passé colonial. Réhabilité depuis lors, il a indéniablement contribué, par son approche quasi surréaliste, à la prise de conscience tardive par l'opinion publique des dérives de la colonisation. En 1915 les grands pays européens se partagent d'immenses territoires africains. Au cœur du Sahel les possessions françaises et allemandes sont délimitées par l'Oubangui. Sur la frontière, à Fort-Coulais, une poignée de Français tient un comptoir où l'Allemagne « d'outre-mer » se ravitaille en vivres. Si l'entente entre les deux pays s'avère cordiale, la déconsidération des indigènes est largement partagée par les deux communautés de colons ! Or, à l'annonce tardive de la déclaration de guerre en Europe, Hubert Fresnoy, socialiste convaincu et géographe de formation, prend en main, côté français, les opérations militaires locales pour faire monter à l'assaut du fortin allemand voisin ses maigres troupes indigènes équipées de bric et de broc. Douce-amère la comédie explore ainsi les différences mentales et culturelles des populations en présence, pour partie responsables de l'échec à long terme du projet politique colonial. Condamnant au surplus par la mise en scène ubuesque de cette mini-guerre exotique l'inanité du gigantesque champ de bataille où, de l'autre côté de la Méditerranée, s'est anéantie la vieille Europe « civilisée ».

N°144

Une exécution ordinaire (2010) de Marc Dugain.

A Moscou en 1952, peu après le pseudo « complot des blouses blanches » à l'issue duquel onze médecins soviétiques ont été exécutés, soupçonnés à tort d'avoir assassiné deux dirigeants du parti, Nina, une jeune urologue et guérisseuse, est secrètement appelée aux côtés de Staline, gravement malade, voyant dans la jeune praticienne son ultime espoir de survie. Le « Petit Père des Peuples » vient en effet de « purger » son ancien médecin personnel et cherche par conséquent un nouveau talent capable de s'occuper de sa santé chancelante. Dans ce contexte Nina est confrontée à un personnage à la fois secret et manipulateur, impitoyable et fragile : le dictateur dans son intimité terrifiante ! Adapté de son propre roman éponyme le film de Marc Dugain dépeint avec minutie et précision l'URSS d'après Seconde Guerre Mondiale. Soumis à la peur, à la suspicion permanente dans une ambiance psychologique oppressante, prisonniers d'un système invivable, les protagonistes s'efforcent d'échapper à la mort. Nina est ainsi contrainte de quitter son mari en ne l'informant pas du destin auquel elle est confrontée. Car elle craint qu'il ne soit arrêté par le MGB — l'ancêtre du KGB. Et pourtant Vasily est enfermé à la *Lubyanka*, la prison d'Etat. Que faire ? Echapper à Staline, et condamner son mari ? Ou rester aux côtés du dictateur dans l'espoir de recevoir des nouvelles de son époux ? Seule la mort du tyran pourrait libérer Nina de son emprise.

N°145

La graine et le mulet (2007) de Abdellatif Kechiche.

Sur le port de Sète Slimane Beiji, la soixantaine fatiguée, se traîne aux abords du chantier naval d'où il vient d'être licencié économique après trente-cinq années d'un travail quotidien pénible. Père de famille divorcé, s'attachant à rester proche des siens malgré une histoire familiale compliquée, il traverse une période délicate de sa vie. Tout, ou presque, semble contribuer à lui faire éprouver un sentiment d'inutilité. Une impression d'échec qui lui pèse depuis quelque temps et dont il ne songe qu'à sortir en créant sa propre affaire : un restaurant. Or ses revenus insuffisants ne lui offrent pas les moyens de son ambition. Ce qui ne l'empêche pas d'en rêver, d'en parler, en famille. Une famille qui va peu à peu se souder autour d'un projet devenu, pour tous, le symbole d'une vie meilleure. Chacun déploie en effet

une énergie farouche, notamment Rym, sa belle-fille qui l'aide à abattre les premiers obstacles administratifs. Pourtant les investisseurs se font rares. Si bien que Slimane décide d'organiser un immense repas de couscous au poisson à l'intention des notables des environs, afin de les convaincre de le soutenir. Mais l'irresponsabilité de son fils, un coureur de jupons invétéré, risque de compromettre sérieusement la réussite de la soirée. Un grand film — César du meilleur film 2007 — intimiste et engagé sous de faux airs de simple documentaire social néo-réaliste !

N°146

Incendies (2010) de Denis Villeneuve.

Tiré de la célèbre pièce de théâtre de Wajdi Mouawad, le déroulement du film s'appuie le voyage initiatique de jumeaux québécois, Jeanne et Simon, sommés de répondre aux volontés posthumes de leur mère, Nawal, en allant remettre à leurs présumés père et frère des lettres que cette dernière leur a écrites. Chose singulière pour des jumeaux ignorant tout de ces deux êtres, comme du pays de leurs origines, au Proche-Orient. Pourtant, rien ne peut empêcher Jeanne de s'en remettre à son intuition et d'effectuer un périple qui transformera le regard qu'elle et Simon portent sur le monde dans lequel ils vivent. Car la quête qu'effectuent les jumeaux leur permet de comprendre progressivement les particularités de leur mère, autant que celles de ce pays méconnu qu'est le Liban. Tout comme la pièce de théâtre, le film fait en effet implicitement référence à la guerre fratricide du Liban (1975-1990), loin de tout manichéisme dans l'analyse du conflit. Quoique chrétienne, mais horrifiée par les exactions commises par certaines milices de même sensibilité religieuse qu'elle, l'héroïne a ainsi combattu du côté musulman, tuant un dirigeant important des milices chrétiennes. Les conséquences de ce geste ont évidemment transformé sa vie en calvaire durant plusieurs années, sa seule détermination lui ayant évité de sombrer dans le désespoir ou la folie.

N°147

Full metal jacket (1987) de Stanley Kubrick.

Un film en deux parties qui dépeint les effets et les dégâts psychiques de l'entraînement militaire et de la guerre elle-même sur des *marines* américains pendant la guerre du Vietnam, dans une vision cynique et impitoyable de l'univers martial. Première partie : un camp d'entraînement de *marines* en Caroline du Sud dans les années 1960. Quelques dizaines de jeunes Américains apprennent la discipline militaire sous les injures et les coups du sergent Hartman. Lequel ne sait que hurler puisque sa méthode se révèle simple : injurier et humilier pour former de vraies machines à tuer qui ne reculeront devant rien quand il faudra agir sur le champ de bataille. Après cette partie consacrée à l'entraînement, *Full Metal Jacket* se pose au cœur du Vietnam en guerre pour y suivre les tribulations de J.T. Davis, dit « Joker », devenu reporter de guerre pour le compte du journal officiel. Son rôle ? Rassurer les soldats et la patrie sur la situation dans le pays et surtout cacher tout ce qui fâche, c'est-à-dire la vérité. Une mission l'envoie à l'avant, sur le front, lors de la fameuse bataille du Têt (1968) où il découvre les horreurs de la guerre, mais aussi et surtout, sa folie. L'un des films les plus aboutis de Stanley Kubrick !

N°148

Le décalogue - Coffret de l'intégrale (1988) de Krzysztof Kieslowski.

Au cours des années 1980, Krzysztof Kieslowski décide de tourner dix films illustrant les commandements de la bible. Son but n'est cependant pas de composer une œuvre sur la religion, mais plutôt de suivre le parcours d'un petit groupe de gens ordinaires vivant le quotidien trivial, voire banal, des amours impossibles, de la solitude, du désarroi criminel, des désirs meurtriers, de la rencontre inattendue menant au mensonge ou à la vérité, de la logique bafouée... autant d'éclats d'un univers poignant filmé avec humanité et générosité. Car, loin d'une morale étroite, cet ensemble — au demeurant de valeur et d'une puissance d'évocation inévitablement inégale — tente de cerner les zones indicibles de l'expérience humaine, tout en offrant un portrait parfois glaçant d'une Pologne à jamais marquée par l'esprit de *Solidarnosc*, malgré la chape de plomb que fait peser sur elle le régime de Jaruzelski.

- Le Décalogue I : *Un Seul Dieu tu adoreras*

À la mort de son jeune fils Pavel, un chercheur, fou de douleur, se révolte contre Dieu. Sa sœur Irena, fervente catholique, elle, a la foi. Le conflit de la raison et de l'intuition par lequel Kieslowski aborde le problème de l'existence de Dieu.

- Le Décalogue II : *Tu ne commettras point de parjure*

Dorova, dont le mari André est mourant, attend un enfant d'un autre homme. Elle veut savoir si son mari va mourir : si André doit guérir, elle se fera avorter. Le médecin est piégé, car s'il parle de guérison, il condamne à mort l'enfant. S'il prédit la mort d'André, il trahit sa propre éthique. Un choix difficile entre parjure et vérité, entre la vie et la mort.

- Le Décalogue III : *Tu respecteras le jour du seigneur*

La nuit de Noël, un père de famille, Janusz, renoue avec son ancienne maîtresse, Eva, laquelle cherche désespérément son mari. Le couple erre dans Varsovie à la recherche du mari perdu. Ils se sont aimés passionnément autrefois, mais le temps a passé et ils ont chacun refait leur vie. Au petit matin, Eva avoue à Janusz qu'en réalité son mari l'a quittée depuis des années.

- Le Décalogue IV : *Tu honoreras ton père et ta mère*

Un père indulgent et une fille attentive : entre eux une grande complicité, mais aussi un trouble qu'ils ont toujours essayé de nier. Michal rentre de voyage et sa fille de vingt ans, Anka, lui avoue qu'elle n'est peut-être pas sa fille. Anka éprouve un sentiment plus fort que l'amour filial. Pourtant Michal refuse de céder à la tentation.

- Le Décalogue V : *Tu ne tueras point*

Jacek a 20 ans et il erre dans Varsovie. Il monte par hasard dans un taxi et tue le chauffeur avant d'être condamné à la pendaison. (Le film est la version courte et remaniée du long métrage *Tu ne tueras point* également sorti sur les écrans en 1988.)

- Le Décalogue VI : *Tu ne seras pas luxurieux*

Tous les soirs un garçon de 19 ans, Tomek, observe à la longue vue sa voisine d'en face, Magda. Il sait tout d'elle, ses amis, ses amants. Pour la rencontrer il utilise toutes sortes de subterfuges. Mais quand il se retrouve seul avec elle, il s'enfuit. Qui est luxurieux ?

Le voyeur candide ? Sa victime perdue ? (Le film est la version courte du long métrage *Une brève histoire d'amour* sorti sur les écrans en 1988.)

- Le Décalogue VII : Tu ne voleras pas

Majka, 16 ans, tombe enceinte de son professeur de Lycée. Pour éviter le scandale sa mère, Eva, directrice du Lycée, déclare être la maman de la petite Ania. Cinq ans plus tard, Majka ne supporte plus de voir l'amour de sa propre fille lui échapper et décide de la kidnapper. Peut-on voler jusqu'aux sentiments ?

- Le Décalogue VIII : Tu ne mentiras pas

La vie de Zofia, professeur d'éthique à l'université de Varsovie, est gâchée par le remords et la culpabilité jusqu'au jour où, quarante-cinq ans plus tard, elle rencontre Elizabeta, la petite fille juive qu'elle croyait avoir envoyé à la mort pendant la guerre. A l'époque, ayant eu la responsabilité de la sauvegarde d'un réseau de résistance contre la vie de cette enfant, elle avait choisi de sauver le plus grand nombre : une réflexion sur la justice, sur la responsabilité et la culpabilité.

- Le Décalogue IX : Tu ne convoiteras pas la femme d'autrui

Après dix ans de mariage, Romek est subitement atteint d'une impuissance incurable. Ania, sa femme, lui assure que ce n'est pas grave. Mais il lui découvre une liaison au moment précis où elle y mettait fin.

- Le Décalogue X : Tu ne convoiteras pas les biens d'autrui

Deux frères, Jurek et Arthur, découvrent chez leur père défunt une collection de timbres d'une valeur considérable. Dans un premier temps ils ne pensent qu'à la valeur marchande de ce patrimoine. Puis, peu à peu, ils sont à leur tour gagnés par cette passion paternelle.

N°149

La ruée vers l'or (1925) de Charles Chaplin.

La Ruée vers l'or représente un film majeur de l'histoire du cinéma mondial. Ses scènes d'anthologie ont réjoui des générations de cinéphiles et celle « de la danse des petits pains », ou encore celle où Charlot et Big Jim mangent une chaussure et ses lacets sont sans nul doute durablement installées au panthéon de l'art universel. Ce film burlesque est également le plus tendre et le plus mélancolique de Charles Chaplin. L'histoire : Alaska, 1898. Charlot, chercheur d'or solitaire, s'aventure dans la montagne enneigée et trouve refuge dans une cabane où vit Black Larsen, recherché par la police. Big Jim, qui a trouvé de l'or, les rejoint pour s'abriter de la tempête. Restés dans la cabane, Big Jim et Charlot souffrent de faim tandis que Black Larsen, supposé chercher de la nourriture, découvre la mine d'or de Big Jim. Au cours d'incroyables péripéties l'entraîneuse du *saloon* du village des chercheurs d'or, Georgia, accepte afin d'aiguiser la jalousie de Jack, de danser avec Charlot. Lequel, inévitablement, tombe aussitôt amoureux. D'aventures en malentendus Charlot, devenu riche, retrouve enfin une Georgia contre toute attente fortement éprise de lui. Ils ne se quitteront plus. Intemporel et sublime !

N°150

Le dictateur (1940) de Charles Chaplin.

Bien plus qu'un simple classique, un monument du cinéma mondial... où l'apogée du burlesque commué en arme politique ! Comment en effet oublier les scènes de la danse du dictateur Hynkel-Hitler dans son bureau, globe terrestre en mains, ou de ses harangues véhémentes lors de cérémonies populaires aussi grandioses que militarisées ? Et tant d'autres ? Bien sûr toute ressemblance avec la réalité contemporaine ne serait que fortuite ! Et, à la sortie du film sur les écrans américains, Chaplin suspecté de communisme fait d'ailleurs l'objet d'une enquête des autorités US. La postérité a heureusement rendu justice à un film qu'Hitler lui-même, selon une rumeur tenace, aurait visionné en secret. Le scénario : Au cours de la première guerre mondiale, un barbier juif, soldat sur le front, sauve la vie du pilote Schultz. Devenu amnésique, après quelques années à l'hôpital, le soldat retrouve sa boutique désormais placée au cœur du ghetto. Car Hynkel, le dictateur de la Tomanie, pourtant physiquement presque le sosie du barbier, a mis en place une politique de discrimination envers le peuple juif. Accusé de comploter contre le régime, le barbier est arrêté et se retrouve en prison en compagnie de Schultz, ancien cadre du parti d'Hynkel mais devenu un opposant. Les deux compères s'évadent pendant que la Tomanie envahit l'Osterlich. A cette occasion des soldats confondent Hynkel — qui sera arrêté comme fugitif — et le barbier juif contraint de prendre la place du dictateur et d'improviser un discours dans lequel il prend position pour la liberté, l'égalité et la fraternité des hommes, soit l'exact contraire des thèses habituellement prônées par le véritable Hynkel.

N°151

The kid (1921) de Charles Chaplin.

Le premier long métrage de Chaplin et peut-être son chef d'œuvre sur le plan émotionnel, dont le succès ne se dément pas, depuis 1921 et l'accueil international enthousiaste que lui réservent alors la critique et les spectateurs ordinaires. Le film, satire sociale engagée sur un thème aussi universel qu'intemporel, est également à l'origine de la création du personnage de Charlot, à jamais attaché au souvenir de son créateur dans une troublante ambiguïté. En l'occurrence, une jeune femme abandonnée par son séducteur ne voit d'autre issue que de déposer son nouveau-né dans une luxueuse voiture, en espérant lui offrir ainsi une vie meilleure. Malheureusement le véhicule est dérobé par deux malfaiteurs qui laissent l'enfant au détour d'une ruelle. Ce dernier est alors recueilli par le vagabond — Charlot — qui décide de l'élever. Quelques années plus tard, très attachés l'un à l'autre, les deux marginaux vivent de petites combines et n'ont de cesse de se retrouver, échappant sans cesse à la police, malgré l'hostilité d'une société dont les pouvoirs publics s'évertuent à placer le petit garçon dans un orphelinat. De son côté, la mère, devenue une chanteuse célèbre, a fait fortune et son enfant lui est rendu par un gardien d'asile de nuit véreux ayant arraché le « gosse » au vagabond. Alors que celui-ci, anéanti, rêve de sa mort et voit le gamin en ange pleurer sur son corps sanguinolent, il est réveillé par un policier qui le conduit auprès de la mère du *kid*.

N°152

Les temps modernes (1936) de Charles Chaplin.

Dernier film muet réalisé par un Charles Chaplin plus que jamais engagé, et dernier film où se développe le personnage devenu archétype de Charlot, *Les temps modernes* représente une

satire burlesque virulente, à la fois exacte et anticipatrice, du machinisme et de l'aliénation de l'homme par la technique dans une société industrialisée de type capitaliste. Cette dénonciation des rudes conditions de travail à la chaîne des ouvriers comme de la situation misérable des innombrables chômeurs, lors de la Grande Dépression consécutive à la Crise de 1929, a d'ailleurs valu à son auteur la suspicion durable des autorités gouvernementales américaines et motivé, à terme, son exil européen. Charlot travaille en effet à la chaîne dans une usine soumise aux lois implacables de la taylorisation. Il y obéit au rythme inhumain des machines jusque dans ses instants de détente, avant de le détraquer par une surenchère somnambulique. Tenu pour fou, puis pour guéri, il est chômeur lorsqu'il rencontre « la gamine », une orpheline sans ressources. Devenu veilleur de nuit dans un grand magasin, il lui fait profiter, une nuit, du luxe disponible dans les rayonnages. Mais on l'arrête comme complice d'un cambriolage survenu au rez-de-chaussée. A sa sortie de prison, la gamine le fait engager, malgré sa maladresse, comme serveur dans un restaurant où elle est danseuse. Cependant l'orpheline est poursuivie par la police pour vagabondage et son « amoureux » transi l'aide à s'échapper avant que tous deux ne prennent la route dans un final d'autant plus célèbre, qu'il marque symboliquement la dernière apparition à l'écran de la silhouette du petit homme au chapeau melon et à la canne de bambou.

N°153

Mission (1985) de Roland Joffé.

Depuis la conquête de l'Amérique du Sud les Jésuites ont implanté aux confins amazoniens du Paraguay, de l'Argentine et du Brésil, de nombreuses « missions » afin d'y répandre la foi chrétienne parmi les Indiens — ici les Indiens Guaranis — et, le cas échéant, de les protéger de la brutalité des colons et des razzias des preneurs d'esclaves. L'expérience sociale fascina d'ailleurs de nombreux penseurs de l'époque, de Montesquieu à Voltaire ou Diderot qui, malgré leur anticléricalisme notoire, n'hésitèrent pas à en louer le mobile égalitaire. □ Dans ce monde dur et sans pitié, Mendoza, un mercenaire ayant tué son frère par jalousie amoureuse, accablé de remords, accepte de suivre le père Gabriel dans la mission où il prône la paix et le respect mutuel. Or depuis 1750 les Espagnols et les Portugais se déchirent au sujet de la délimitation de leurs colonies sud-américaines. Dépêché sur les lieux, l'émissaire du Saint-Siège intime aux Jésuites l'ordre de fermer les missions. Devant le refus des responsables de celle de *San Carlos* — le Père Gabriel et Mendoza — la répression militaire y est menée avec une rare violence. Le film, relatant un siècle et demi d'histoire de ces *reducciones* approuvées par le pouvoir colonial espagnol avant d'être brutalement anéanties lors de la « Guerre des Guaranis » (1754-1756), propose une réflexion sur l'altérité, la rédemption, l'innocence des tribus indiennes implacablement décimées par les colons européens.

N°154

Apocalypse now (1979) de Francis Ford Copola.

Ancien capitaine de l'armée américaine, Benjamin L. Willard est de retour à Saïgon. Deux agents des services secrets lui confient une mission délicate, celle d'abattre le colonel Kurtz dont les pratiques sont jugées trop violentes. Commandant des troupes au cœur de la jungle cambodgienne, ce militaire pourtant émérite fait notamment preuve de barbarie à l'égard des populations locales. Certes d'autres avant Willard ont déjà essayé de le supprimer, mais ils ont tous échoué. L'homme rejoint alors l'équipage hétéroclite d'une vedette de combat. Le navire s'enfonce dans la jungle le long de la rivière Nung, escorté un escadron d'hélicoptères.

Après des attaques et de nombreuses péripéties, Willard finit par remonter jusqu'à Kurtz. Œuvre majeure, le film permet à Francis Ford Copolla de se saisir à son tour du thème de la Guerre du Vietnam, achevée peu de temps avant le début du tournage. Récompensé par de nombreux prix — dont la Palme d'or à Cannes, en 1979 — *Apocalypse Now*, le film de tous les superlatifs, devient immédiatement un film culte. Même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un « film de guerre », mais plutôt d'un film sur la guerre. Spectaculaire, démesuré, difficilement classable parce que souvent peu vraisemblable et parfois éloigné de toute réalité historique, sa dimension épique recèle en effet une réflexion politique délibérée. A ce titre, le parcours du héros sur un fleuve hostile ressemble en tous points à un cheminement intérieur, une introspection et un voyage vers la folie, l'horreur guerrière ou le mal absolu incarné par l'énigmatique colonel Kurtz.

N°155

2001 L'odyssée de l'espace (1968) de Stanley Kubrick.

A l'aube de l'humanité des hominidés se disputent un point d'eau. Sous l'influence d'un mystérieux monolithe noir planté dans le sol l'inspiration leur vient de se servir d'un os comme d'une arme. Quatre millions d'années plus tard, les hommes découvrent sur la lune un semblable monolithe noir, d'origine extraterrestre évidente. Puis l'astronaute Bowman le retrouve ensuite aux abords de Jupiter. Là, il se révèle être une porte vers les étoiles et l'infini, à travers laquelle Bowman est aspiré dans une autre dimension spatio-temporelle à la rencontre d'une intelligence supérieure qui le fait mourir, puis renaître sous la forme d'un fœtus astral. Kubrick ayant éprouvé le désir de marquer l'histoire du cinéma par une œuvre de science-fiction susceptible de faire date, son film, extrêmement ambitieux, relève de l'ode visuelle et philosophique sur le destin de l'homme dans sa relation au temps, au progrès et au mystère de l'univers. Il aborde ainsi de très nombreux thèmes dont celui, énigmatique, de l'intelligence par exemple : alors que par leurs dialogues insipides tous les humains apparaissent complètement fades, ternes et sans passions, seul le super ordinateur Hal 9000 semble paradoxalement pourvu de sentiments. Or cette pure rationalité représentée par Hal peut aussi déboucher sur l'irrationnel et le mal. Car après avoir subi une défaillance, de peur de se faire déconnecter, il décide lui aussi de tuer pour survivre et l'unique astronaute qui lui échappe doit le « débrancher » pour que puisse s'accomplir la dernière étape de cette odyssée.

N°156

Docteur Folamour (1963) de Stanley Kubrick.

La dénonciation de la Guerre froide et du péril nucléaire par la farce burlesque ! Responsable d'une base de l'armée de l'air américaine, le général Jack Ripper — Jack l'Eventreur — est persuadé de l'existence d'un plan diabolique des Soviétiques pour capter les « fluides corporels » des mâles américains, via la fluorisation de l'eau de la planète. En réaction contre ce complot il déclenche le « plan R ». Faisant croire à ses hommes que Washington a été détruite, il envoie vers l'URSS ses bombardiers B-52 équipés de bombes atomiques. Enfermé avec Ripper dans son bureau, un officier de la R.A.F., Lionel Mandrake, fait semblant d'entrer dans son délire en espérant qu'il lui confiera le code à utiliser pour faire ramener les appareils à leur base. □ Pendant ce temps, le président Murkin Muffley, averti de la situation, réunit les hauts responsables de l'Etat dans la « Salle de guerre » du Pentagone pour tenter d'éviter une troisième guerre mondiale. Car l'ambassadeur russe révèle l'existence d'un système informatique qui, en Russie, déclenchera automatiquement l'envoi de missiles

nucléaires sur les Etats-Unis en cas d'attaque sur un centre stratégique soviétique. Après le suicide de Ripper, dont la base est assiégée, Mandrake parvient finalement à trouver le code. Mais l'un des avions reste sourd aux contrordres de Washington. Comme le système de largage de la bombe se grippe, le pilote saute lui-même à califourchon sur sa bombe, déclenchant ainsi le conflit nucléaire. Dans la « *War room* », un personnage énigmatique propose une solution pour empêcher l'anéantissement de l'espèce humaine : le Dr. Folamour, ancien nazi reconverti au service des USA, propose de constituer une sorte d'Arche de Noé dans un abri anti-atomique, puis de sélectionner ensuite les survivants en vertu de données « scientifiques » de jeunesse, de santé, de pureté de la race... A sa sortie en 1963, au plus fort de la Guerre Froide, la tonalité satirique de *Docteur Folamour* fait scandale en dépit de son énorme succès public.

N°157

Le pianiste (2002) de Roman Polanski.

Inspiré par le récit autobiographique de Wladyslaw Szpilman le film évoque le génocide de la Shoah à travers le destin du célèbre pianiste juif polonais, dans Varsovie occupée par les Nazis. Il s'ouvre sur l'image d'un studio de radio où un homme joue Chopin. Malgré les explosions le pianiste continue de jouer, refusant de suivre les techniciens dans leur fuite, jusqu'à ce que les gravats encombrent le piano : par cette introduction symbolique Polanski précipite son personnage hors du monde de l'art et de la beauté dans l'horreur absolue. Car toute la famille Szpilman est bientôt contrainte de vivre dans le Ghetto, subissant humiliations et exploitation. Mais seul Wladyslaw réussit à éviter *in extremis* la déportation, grâce à un ami qui collabore avec la police allemande. Puis, lorsqu'il parvient à s'échapper de cet enfer, il entame une errance solitaire à travers le reste de la ville, aidé de temps à autre, parfois caché par de vagues connaissances ou d'affreux profiteurs. Depuis des maisons vides il observe ensuite la révolte des derniers habitants du Ghetto, avant de survivre à la destruction planifiée de la ville par l'armée allemande, en guise de représailles. De longs jours durant il se terre dans les ruines, ne devant son salut qu'à sa rencontre improbable avec un officier allemand mélomane. □ Entre documentaire et film d'action Roman Polanski, lui-même rescapé de la Shoah, livre un témoignage sobre et poignant récompensé en 2002 par trois Oscars, sept César et la Palme d'or au Festival de Cannes.

N°158

La liste de Schindler (1993) de Steven Spielberg.

Le film aux deux Oscars dont la puissance motiva Stanley Kubrick à renoncer à son propre projet cinématographique sur le thème de la Shoah — *Aryan Paper*, pourtant bien avancé en 1993 — pour ne pas avoir à désormais « défoncer des portes ouvertes » ! Cracovie, 1939. L'industriel allemand Oskar Schindler, habile manipulateur et grand séducteur, voit dans ce contexte trouble l'occasion de faire des affaires. Il prend la direction d'une fabrique, vite prospère, d'articles de cuisine destinés à l'armée allemande. Sur les conseils de son comptable Itzak Stem, il recrute des travailleurs juifs auxquels il offre une planche de salut à défaut d'un salaire. Au fil des mois et au contact de Stem, Schindler prend ses distances avec le régime nazi, tout en préservant ses liens avec celui-ci. Entré au Parti National-Socialiste par intérêt, il découvre notamment la sauvagerie du nazisme dans l'enceinte du camp de Plaszow dirigé par le SS Amon Goeth, puis lors de la rafle du ghetto de Cracovie. Il s'efforce alors de devenir le confident de l'officier pour tenter de sauver quelques

prisonniers. Courant 1944 il dépense ainsi toute sa fortune pour éviter la déportation à Auschwitz de plus d'un millier de Juifs, qu'il fait immédiatement transférer dans une nouvelle usine proche de sa ville natale où ils vivent les sept derniers mois de la guerre à fabriquer des obus inutilisables. A l'issue du conflit ceux-ci témoignent leur reconnaissance à ce « juste », sans toutefois parvenir à analyser les motivations profondes de ses actes. Ce sont pourtant certains de ces « Juifs de Schindler » que Steven Spielberg présente recueillis sur la tombe de leur énigmatique sauveur, en épilogue de son film, chacun accompagnés par l'acteur ayant interprété leur rôle à l'écran.

N°159

Le Guépard (1963) de Luchino Visconti.

1860 : Garibaldi et ses chemises rouges débarquent en Sicile. Le prince Salina regarde de haut ces bouleversements politiques, mais vient en aide à son jeune neveu, Tancredi, qui, par goût de l'aventure, décide de rejoindre le camp des acteurs de *l'Unità italiana*. Puis il rejoint sa résidence secondaire de Donnafugata, où, malgré son mépris évident pour le maire de la ville, un propriétaire foncier parvenu dont le pouvoir financier et politique va grandissant, il accueille ce dernier sous son toit, séduit par la beauté de sa fille, Angelica. Il destine d'ailleurs celle-ci à Tancredi, sans tenir compte de l'amour et des espoirs que sa propre fille entretient à l'égard de son neveu favori. Tancredi s'impose dans la hiérarchie des forces royalistes du nouveau régime, tandis que le prince Salina refuse un poste de sénateur. Le grand bal qu'il donne pour maintenir le prestige de sa famille représente toutefois le chant du cygne pour cet aristocrate qui pressent, en même temps que sa mort prochaine, la fin d'une époque. Fidèle adaptation du roman de Tomasi di Lampedusa, *Le Guépard* témoigne d'une Sicile demeurée quasi féodale jusqu'à l'heure du *Risorgimento*. Tandis que le chef d'œuvre de Visconti — Palme d'or cannoise 1963 — y donne à voir le déclin de l'aristocratie et l'avènement de la bourgeoisie, sous le regard félin énigmatique du Guépard, le prince Salina, auprès de qui Tancredi apparaît comme un être audacieux et cynique, à l'image de la nouvelle ère qui s'annonce.

N°160

Au revoir les enfants (1987) de Louis Malle.

Début 1944 dans la France occupée, Julien, 12 ans, fils d'une famille bourgeoise du Nord de la France, est pensionnaire au collège catholique Sainte-Croix qu'il retrouve sans joie après les vacances de Noël, à l'entame du second trimestre. Une rentrée presque comme les autres jusqu'à ce que le Père Jean, le supérieur, vienne présenter trois nouveaux élèves à leurs camarades de classe. L'un d'entre eux, le jeune Bonnet, est le voisin de dortoir de Julien. Les deux élèves se jaugent. Julien est intrigué par Jean, garçon mystérieux, fier et mutique sous les quolibets lorsqu'il devient le souffre douleur de l'ensemble de la classe. Après s'être observés mutuellement, ils s'approprient rapidement et un fort lien d'amitié se noue entre eux. Julien finit alors par comprendre le secret de son ami : son nom n'est pas Bonnet, mais Kippelstein. Il est juif et se cache à l'internat sous un faux nom. Malheureusement, par un froid matin de cet hiver 1944, suite à une dénonciation, la Gestapo fait irruption dans le collège. Le Père Jean, résistant clandestin, et les trois enfants juifs sont emmenés pour être déportés à Auschwitz et à Mauthausen. Julien ne les reverra plus jamais. *Au revoir les enfants* est une version romancée d'événements autobiographiques. Mais Louis Malle traite ce sujet dramatique avec délicatesse et pudeur,

sans tomber dans la mièvrerie, parvenant à aborder les thèmes de la guerre et de l'Holocauste sans surcharge de scènes violentes et sans manichéisme. Un grand film !

N°161

A bout de souffle (1959) de Jean-Luc Godard.

Le film culte de la nouvelle vague depuis la sortie en salles, en mars 1960, du premier long-métrage de Jean-Luc Godard, un critique de cinéma âgé de 29 ans. *A bout de souffle* représente en effet une révolution technique et esthétique tant par le choix d'un tournage « caméra à l'épaule », que par les options minimalistes de son montage. Il inaugure surtout une impertinence, une liberté de ton jusqu'alors inconnue dans le 7^e art, correspondant sur le plan social et politique avec l'essor du mouvement libertaire qui triomphe quelques années plus tard dans les slogans scandés par jeunesse *beatnik* californienne, ou ceux des étudiants parisiens acteurs des « événements » de mai 1968. Le synopsis du film : petit malfrat, Michel Poiccard vient de voler une voiture sur la Côte-d'Azur. Arrogant et fier, il s'enfuit à toute allure vers Paris. Mais poursuivi par des policiers, il tue l'un d'entre eux. Peu après il traîne sa révolte et son insolence sur les Champs-Élysées, où il retrouve une jeune étudiante américaine qui y vend chaque soir le *New York Herald Tribune* pour subsister. La jeune femme délurée, en souvenir de nuits antérieures, le retrouve dans sa chambre. Au matin les jeunes amants se promènent dans Paris. L'étudiante va s'acheter une jolie robe tandis que son partenaire, traqué, sait qu'il s'achemine vers cette mort et ce néant qu'il aime et redoute. Dénoncé par son amie, cerné par la police, Poiccard meurt en tentant de s'enfuir. Ultime manifestation de sa désinvolture, il parvient à articuler un dernier mot, « dégueulasse », en regardant celle qui vient de le trahir.

Ajouts 2013

N°162

Les séances de l'académie de législation 2011/2012 de Jean-Pierre Pech.

N°163

Outreau, autopsie d'un désastre (20..), de Jacques Renard.

N°164

4 mois, 3 semaines, 2 jours (20..), de Christian Mungiu.

N°165

Terraferma (20..), de Emanuele Crialese.

Un très beau film, hélas presque visionnaire, sur l'arrivée de migrants africains sur une petite île de méditerranée.

N°166

Metropolis (19..), de Fritz Lang.

Classique des classiques, une belle contre-utopie de la modernité.

N°167

Tête de turc (20..), de Pascal Elbe.

Dans la peau d'un Turc en Allemagne, adapté du reportage en immersion du même titre.

N°168

l'île (19..), de Pavel Lounguine.

Belle fable fantastique, méditation sur l'âme russe, après le désastre.

N°169

les femmes du bus 678 (20..), Mohamed Diab.

Le harcèlement des femmes, version Egypte des sociétés de la frustration.

N°170

et maintenant on va où? - caramel - (20..), de Nadine Labaki.

N°171

les citronniers (20..), de Eran Riklis.

N°172

Ajami (20..), de Scandar Copti / Yaron Shani.

N°173

Vol au-dessus d'un nid de coucou (19..), de Milos Forman.

Très classique. Dénonciation plaisante de l'institution psychiatrique, dans l'esprit d'*Asiles* du sociologue Erving Goffman, paru vers le même époque.

N°174

taxi driver (20..), de Martin Scorsese.

N°175

Easy rider (20..), de Dennis Hopper.

N°176

Midnight express (197..) de Alan Parker

La Turquie d'avant le tourisme.

N°177

Une hirondelle a fait le printemps (19..) de Christian Carion.

N°178

Coffret Robert Guediguian - 1980/2008

Un grand cinéaste, du Marseille de la gauche et du peuple.

N°179

La merditude des choses (20..) de Félix van Groeningen.

Beaucoup mieux que *Les Chtis*, mais un esprit approchant, beaucoup plus trash, version belge...

N°180

It's a free world... (19..) de Ken Loach.

N°181

Just a kiss (19..) de Ken Loach.

N°182

Main basse sur la ville (19..) de Francesco rosi.

N°183

Madame l'eau (20..) de Jean Rouch.

N°184

Barry Lyndon (19..) de Stanley Kubrick.

N°185

Les chariots de feu (19..) de Hugh Hudson.

N°186

Billy Elliot (19..) de Stephen Daldry.

N°187

L'homme de fer (19..) de Andrzej Wajda

La lutte syndicale contre la Pologne communiste, Lech Walesa... Un grand classique.

N°188

Le couperet (19..) de Costa-Gavras.

N°189

La chute (19..) de Oliver Hirschbiegel.

N°190

A l'Ouest rien de nouveau (19..) de Lewis Milestone.

N°191

Verdun - visions d'histoire (19..) de Léon Poirier.

N°192

Le pantalon (19..) de Yves Boisset.

N°193

De bruit et de fureur (19..) de Jean-Claude Brisseau.

N°194

la chambre du fils (19..) de nanni moretti.

N°195

Habemus papam (19..) de Nanni Moretti.

N°196

Bullhead (19..) de Michael R. Roskam.

Violence et folie moderne, dans une Flandre dopée aux amphétamines bovines.

N°197

La haine (19..) de Mathieu Kassovitz.

Mal compris en son temps. L'esprit d'une génération et le début d'un certain nombre de problèmes...

N°198

L'horloger de Saint-Paul (19..) de Bertrand Tavernier.

N°199

Le juge et l'assassin (19..) de Bertrand Tavernier.

Le premier tueur en série de France.

N°200

Uranus (19..) de Claude Berri.

N°201

La grande illusion (19..) de Jean Renoir.

N°202

Joyeux Noël (19..) de Christian Carion.

N°203

Welcome (19..) de Philippe Lioret.

N°204

Polisse (19..) de Maïwenn le Besco.

N°205

Coffret Luc et Jean-Pierre Dardenne : la promesse - rosetta (19...

N°206

Padre padrone (19..) de Paolo Taviani / Vittorio Taviani.

A compléter du livre du même titre, magnifique, et vrai. La Sardaigne du début du XXe siècle.

N°207

Tous au Larzac (19..) de Christian Rouaud.

Intéressant retour documentaire sur une lutte emblématique des années 1970.

N°208

Même la pluie (19..) de Iciar Ballain.

Habile construction sur le thème de la privatisation contemporaine de l'eau (par sociétés françaises notamment !) en Amérique du Sud.

N°209

Orange mécanique (19..) de Stanley Kubrick.

Première expression emblématique de la violence moderne et juvénile la plus gratuite.

N°210

1984 (19..) de Michael Radford.

La seule adaptation, plutôt réussie, du roman prémonitoire de G. Orwell.

N°211

Coup de tête (19..) de Jean-Jacques Annaud.

N°212

La mort en direct (19..) de Bertrand Tavernier.

N°213

Les séances de l'académie de législation 2013/2014.

Ajouts 2014**N°214****N°215**

At Berkeley (2015) de Frédérick Wiseman.

Documentaire sur la première (la mieux classée !) université publique du monde. Par un très grand documentariste. Intéressant.

N°216

La planète des singes, coffret intégral.

N°217

Les poings contre les murs (2014) de David Mackenzie.

Film choc sur la prison en Grande-Bretagne, basé sur une histoire vraie (voir bonus).

N°218

Wajda (2010) de Haifaa Al-Mansour.

Sur la condition des femmes.

N°219

L'argent dette. Les secrets de la finance mondiale (201) de Paul Grignon.

N°220

Deux jours une nuit.

N°221

Le gamin au vélo (2010) de Jean-Pierre et Luc Dardenne.

N°222

De toutes nos forces de Nils Tavernier.

N°223

Dead man talking (2013) de Patrick Ridremont.

N°224

L'homme de fer (1981) de Andrzej Wajda.

Un grand classique.

N°225

Les grandes ondes (2013), de Lionel Baier.

Une « comédie politique » qui a pour cadre la « révolution des œillets » au Portugal en avril 1974. Très plaisant à voir, le film vaut pour une satire du journalisme de reportage, des années 70 et de certains de leurs rêves ou projets, et de la république helvétique voisine...

N°228

Le prix du danger (1983), de Yves Boisset.

Un film des années 1980 qui anticipa sur son époque, évoquant de manière prémonitoire les dérives de la « télé-réalité » devenues depuis lors banales (sans pour autant atteindre tout à fait aux extrêmes du scénario). Intéressant aussi pour les choix de mise en scène, de tournage (voir les bonus).

Ajouts 2015

N°248

Santiago 73. Post Mortem (2012) de Pablo Llorain.

Comment un pays entre-t-il en dictature ? La vision remarquée et saluée d'un jeune cinéaste chilien sur le coup d'Etat dans son pays en 1973, abordée à travers un personnage réel, employé de la morgue de la capitale. Très (voir trop) métaphorique parfois. L'entretien en bonus en devient presque nécessaire pour mieux comprendre et apprécier les choix de mise en scène.

N°251

Mammuth (2010) de Benoit Delépine et Gustave Kervern.

Un regard tragi-comique, à l'humour noir parfois outrancier, sur « l'entrée en retraite », la reconfiguration de soi dont elle peut s'accompagner.

N°257

René Vauthier en Algérie (1954-1988), coffret.

Une sélection de 14 films d'un cinéaste engagé, auteur du fameux *Avoir 20 ans dans les Aurès*, ici en version restaurée. Ce film évoque la guerre en Algérie du point de vue des appelés, et notamment de bretons à tendance réfractaire. Un film pacifiste, longtemps censuré, qui reste très fort.

N°258

La faute à Rousseau (2012), coffret.

Une collection de 55 courts métrages de réalisateurs différents, jeunes étudiants et professionnels, de 5 minutes, initiés par la télévision suisse romande, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. Assez inégal, et souvent loin de l'œuvre de Rousseau, mais une forme d'hommage originale à découvrir.

N°259

Walter. Retour en Résistance (2010), de Gilles Perret.

Un documentaire marquant autour du parcours de Walter Bassans, résistant et déporté haut-savoyard, qui revient sur le programme social de la Résistance, les acquis obtenus à la Libération, et les velléités contemporaines de retour en arrière.

N°260

De mémoires d'ouvriers (2011), de Gilles Perret.

Un bon documentaire sur les ouvriers savoyards, l'histoire industrielle des deux départements. Souvent touchant et éclairant sur des réalités aujourd'hui mal connues, telle que la part de l'immigration italienne, les premiers conflits marquants du début du siècle, l'aventure sidérurgique de la Maurienne.

N°261

Les Jours Heureux. « Quand l'utopie des Résistants devint réalité » (2014), de Gilles Perret.

Dans l'esprit de son documentaire *Walter. Retour en Résistance*, un retour plus historique sur les lois qui furent adoptés à la Libération, leurs objectifs, leur esprit, et plus largement la rédaction du fameux programme du Conseil National de la Résistance.

N°262

Faire quelque chose. Avoir 20 ans en 1940 (2014), de Vincent Goubet, suivi de « Et le mot frère et le mot camarade », de René Vauthier.

Un premier documentaire sur l'engagement dans la Résistance, les diverses modalités de résistance, racontées par les survivants d'aujourd'hui, suivi d'un film plus bref, très beau, qui propose une brève histoire de la Résistance uniquement à travers des poèmes de l'époque. Deux approches qui veulent aussi faire réfléchir sur notre présent.

N°263

Tahir. Place de la libération (2012), de Stephano Savona.

Un documentaire politique contemporain incontournable, magnifique et très construit. Une réflexion sur le collectif, la révolution, l'Égypte d'aujourd'hui par un très bon connaisseur (voir les bonus).

N°264

Le tribunal itinérant. Dns les villages isolés des hautes montagnes, la tradition des juges de paix est bien vivante (2009), de Zhang Wenqing.

Un documentaire tourné pour l'essentiel à la fin des années 1990, avec une actualisation à la fin. Une évocation fine et très touchante de la réalité de la justice de proximité dite « justice de paix », ici en Chine, mais transposable à la réalité historique française jusqu'au milieu du XXe siècle. Un beau regard sur la Chine aussi, loin des clichés des grands médias.

N°265

Du pain et des roses. Howard Zinn. Une histoire populaire américaine (2015), de Olivier Azam et Daniel Mermet.

Le premier volume d'une adaptation documentaire française du livre à succès de l'historien américain Howard Zinn, incontournable aujourd'hui pour comprendre l'histoire sociale des États-Unis. Quelques choix de commentaires ou de montage discutables mais agréable à voir et réussi dans l'ensemble.

N°266

Squat. La ville est à nous (2012), de Christophe Coello.

Filmé pendant 8 ans à Barcelone, à partir de 2003, un documentaire « de l'intérieur » (uniquement) avec un groupe d'activistes en faveur du droit au logement, qui éclaire sur l'agir collectif, ses dynamiques, et les nouvelles formes de mobilisation politique. Indispensable pour sortir de certaines idées reçues.

N°267

Frères d'armes. Ils se sont battus pour la France depuis plus d'un siècle (2015), coffret de 4 DVD diffusé par la Commission Images de la Diversité et le ministère de la Jeunesse et des

Sports. Premier DVD avec 50 portraits de soldats issus des colonies ou de l'étranger racontés par des personnalités contemporaines. DVD 2 et 3 archives de la guerre et de Pathé. DVD 4 films de fiction *Indigènes* et *L'ami y'a bon* de Rachid Bouchareb (2006 et 2005).

N°268

Présumé coupable (2011), de Vincent Garenq.

Indispensable à tout juriste, à tout citoyen (ne serait-ce que pour les scènes d'interpellation en famille du début), un film très remarqué et remarquable sur l'affaire d'erreur judiciaire collective dite « d'Outreau », et plus particulièrement sur l'un des accusés à tort, Alain Marécaux, huissier. Le film est appuyé sur le témoignage publié par ce dernier et les bonus très intéressants sur le lien réalité-fiction et les conditions de réalisation..

N°269

Le droit de désobéissance. Les Editions de Minuit en guerre d'Algérie (2012), d'Anne Simonin.

Par exception un bref petite livre ou opuscule (60 pages petit format) et non un DVD, en fait un "tiré à part" hors commerce, dont le titre indique la teneur. Deux exemplaires en consultation qui furent donnés par l'auteure, invitée en tant que conférencière à la FD. Très intéressant à divers titres, notamment sur le lien entre certains engagements lors de la Guerre d'Algérie et de l'Affaire Dreyfus, sur la question de la censure administrative, etc.

N°270

La fille de Brest (2012), de Emmanuelle Bercot.

La Fille de Brest retrace le combat d'Irène Frachon, médecin pneumologue, pour dénoncer les effets indésirables gravissimes du Benfluorex, commercialisé sous le nom de Mediator, dont elle rend elle même compte dans son livre *Mediator 150 mg, combien de morts ?*